

Double

40 PAGES.

Nos. 11 et 12.

27 MARS 1893.

LA
KERMESSE
REVUE HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE :

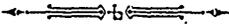
<i>Québec au temps passé (suite et fin) ..</i>	L'HON. THS CHAPAIS
<i>Notre-Dame-de-la-Recouvrance</i>	N.-E. DIONNE
<i>Nox et lumen (poésie)</i>	W. CHAPMAN
<i>Les enfants</i>	BENJAMIN SULTE
<i>Le château Ramezay</i>	HOSPICE VERREAU
<i>L'esclavage chez les fourmis</i>	L'abbé V.-A. HUARD
<i>Noël au pensionnat</i>	MARIE BEAUPRÉ
<i>Strophes à M. Rambeau de Saint-Père ..</i>	ADOLPHE POISSON
<i>Les plaines d'Abraham et leurs monu- ments</i>	P.-J.-O. CHAUVEAU
<i>Un beau résultat</i>	MIRIAM
<i>Miscel anées</i>	
<i>A nos abonnés</i>	LA DIRECTION
<i>Table des matières.</i>	

QUÉBEC

LEGER BROUSSEAU, Editeur
11 & 13, rue Buade

On s'abonne à la **KERMESSE** chez **M. Leger Brousseau**,
11 & 13, rue Buade, à Québec. Prix de la souscription : \$1.00 pour
les dix numéros.

C. B. LANCTOT,
9, RUE BUADE, QUÉBEC



Ornements d'Eglise,

Chasubleries et orfèveries.

Soieries et passementeries,

Mérinos à Soutane, Ceintures, Collets.

Garnitures d'autel, lampes de Sanctuaire,

Chandeliers, Candelabres,

Lustres, Bannières, Drapeaux,

Chemins de Croix Statues de toutes grandeurs,

Images et articles religieux, Huile d'olive,

Encens braize encens. Etc., etc., etc.

Toute commande adressée à **J. M. AUBRY**, 9 Rue Buade Québec, sera
remplie promptement.

C. B. LANCTOT,

9, RUE BUADE, QUÉBEC,

Rue Notre-Dame, MONTREAL.

ON DEMANDE

On demande des agents pour la ville et la campagne. Bonne commission
payée. S'adresser entre 7 et 8 heures du soir à Raoul Renault, 46 Rue du Palais,
ou par lettre, Boîte 308, Québec.

LA KERMESSE

REVUE HEBDOMADAIRE

QUÉBEC AU TEMPS PASSÉ

(Suite et fin)

C'est vers cette époque que le divertissement des courses de chevaux s'introduisit à Québec, et Sir James Craig en fut l'initiateur. Son but était d'encourager l'amélioration de la race chevaline. Les premières courses eurent lieu à Québec, sur les plaines d'Abraham, au mois de juillet 1808. Les cultivateurs des paroisses environnantes étaient spécialement invités à y prendre part. Rien de plus pittoresque que le coup d'œil offert par les officiers en brillants uniformes, les habitants avec leur costume en étoffe grise et leur tuque rouge, les dames avec leurs toilettes éclatantes. Le gouverneur-en-chef était présent avec sa suite et donnait les prix, de sa main. Ce fut une journée mémorable. Le *Canadien* du 23 juillet 1808, nous fournit les renseignements suivants :

COURSES DE CHEVAUX

A QUÉBEC, JEUDI, 14 JUILLET

La bourse du gouverneur, de 15 guinées.—A celui qui l'emportera sur une course de trois fois deux milles, sans avoir égard à la charge du cheval et jument élevés dans le pays, et qui soit la propriété d'un cultivateur canadien, celui qui gagnera, recevra 10 guinées, et le second 5 guinées.

Cette récompense fut courue par sept chevaux. Chs. Lefebvre de Charlebourg, gagna les deux premières courses, et Jacques Deschenaux de Lorette, fut le second dans les deux courses. Cet homme gagna hier une course courue par quatre chevaux. Immédiatement après, ils reçurent de Son Excellence leurs bourses respectives de 10 et de 5 guinées. Il a plu à Son Excellence de s'adresser à eux, en leur promettant une pareille bourse pour l'année prochaine, ce qu'il espérait devoir être un encouragement à être soigneux de leurs chevaux, et à en améliorer la race, soit pour la selle, soit pour le travail.

Une course de trois fois quatre milles pour 60 à 50 guinées.

Le cheval du capit. Kirwan, Quiry 1 1.

La jument de M. Osborne, Peg, 2 2.

Ils firent trois courses, mais la première fut jugée nulle, étant arrivés ensemble. Entre ces courses, il y eut deux courses de pied, la première par six personnalités, la seconde par deux Canadiens.

Sous le gouverneur Craig, ces courses eurent lieu trois années de suite. Tels furent les débuts de notre *terf québécois*.

Le goût du théâtre existait à Québec en 1808. Mais il paraît que la qualité des acteurs n'était pas superflue. Tantôt, c'étaient des amateurs qui tenaient la scène, tantôt c'étaient des troupes de troisième ordre qui venaient ici après avoir joué aux États-Unis. Nous lisons dans le *Canadien* du 27 décembre 1807: " Il sera joué le 31 décembre présent une comédie par LES OFFICIERS DE LA GARNISON, pour aider au rétablissement du Couvent des Ursulines, dernièrement incendié aux Trois-Rivières. On reconnaît encore là la générosité des Troupes britanniques. " L'incident est curieux. N'était-ce pas là, de toute manière, le "*salutem ex inimicis.*"

Nous lisons encore dans le *Canadien* du 22 octobre 1808, l'annonce suivante:

THÉÂTRE

Lundi prochain sera représenté

Par des Messieurs Canadiens

L'AVARE

de Molière, suivi du

MARIAGE FORCÉ

Les portes s'ouvriront à six heures, et la toile se lèvera à sept.

Messieurs les souscripteurs sont priés d'envoyer chercher leurs billets chez M. Romain, à la Bibliothèque de Québec, où ils seront délivrés, Lundi, depuis neuf heures jusqu'à trois, l'après-midi.

Les personnes qui n'ont pas encore souscrit pourront se procurer des billets au même endroit et le soir, chez M. Armstrong, et les Messieurs sont priés d'envoyer leurs domestiques avant six heures du soir.

Toutes les places seront de cinq shillings.

Dans l'hiver de 1808, monsieur et madame Usher, de Boston, directeurs d'une troupe, vinrent donner une série de représentations à Québec. Leur succès fut grand, quoique leur talent fut médiocre. Le gouverneur, Sir James Craig, honora de sa présence ces soirées théâtrales, auxquelles la société de Québec se porta en masse.

Les réceptions au château St-Louis étaient fréquentes. Mais les bals chez les particuliers étaient devenus assez rares au commencement du siècle. C'est vers ce temps que commencèrent les *Quebec assemblies*, qui ont persisté jusqu'à nos jours, et qui reparaissent de temps en temps. Voici ce que c'était que ces assemblées. Un certain nombre de citoyens ouvraient une souscription, pour donner durant l'hiver quelques soirées dansantes. Un voyageur anglais, de passage à Québec en 1808, nous donne à ce propos ces détails piquants: "*L'assemblée de Québec* est tenue à l'hôtel Union, sur la Parade. Il y a environ six soirées dansantes dans le cours de la saison, et la souscription est de huit piastres. Quelques marchands et boutiquiers de classe inférieure sont admis à cette assemblée comme une grande faveur; mais les fashionables ne font attention à aucun d'eux, et même quelques-uns refusent de souscrire parce que l'assemblée n'est pas *select*. Les hostilités sont devenues si aiguës

à un moment, entre les *grands Petits* et les *petits Grands*, que les deux groupes se séparèrent et formèrent chacun une assemblée. On s'aperçut bientôt, cependant, que le bal de société des classes moyennes était plus agréable que la *grande Assemblée* des fashionables, et que même plusieurs de ceux-ci avaient souscrit à l'assemblée rivale, et allaient danser avec les jolies bourgeoises. Là-dessus, des négociations furent ouvertes, et lorsque la nouvelle salle de bal fut terminée, le traité définitif fut ratifié par la réunion des deux partis. Depuis lors cette réunion s'est appelée l'*Assemblée de Québec*. " Les rivalités sociales sont évidemment de tous les temps et de tous les lieux.

Cet hôtel *Union*, dont il est question ici, était le meilleur hôtel de Québec. Le seul qui pût rivaliser avec lui était l'hôtel *Sturch*, sur la rue *St-Jean*. L'hôtel *Union* avait été bâti en 1803, au moyen d'une souscription d'actions de vingt-cinq louis par les principaux marchands et citoyens de Québec. Il était bien tenu et contenait une grande salle de bal et de concert. Subséquentement l'hôtel *Union*, acheté par le juge en chef *Sewell*, et loué au gouvernement, donna asile aux départements publics. En 1835 les bureaux du secrétaire de son Excellence le gouverneur-général, du Conseil exécutif, du commissaire des Terres de la Couronne, de l'Inspecteur général des Comptes-Publics, de l'Arpenteur-général, de l'Institution Royale, de l'Adjudant général, et du corps hydrographique sous la surintendance du capitaine *Bayfield*, y étaient tenus. La société littéraire et historique y eut aussi sa bibliothèque et ses musées. A une autre époque l'hôtel *Union* prit le nom d'hôtel *St-George*, sous la direction de *M. Payne*. Enfin le *Journal de Québec* y séjourna durant nombre d'années, et aujourd'hui c'est *M. Morgan*, tailleur, qui l'occupe avec son vaste établissement. *Habent sua fata...*

L'hôtel *Union*, en 1808, était le lieu de réunion du fameux *Club des Barons*. Ce club, le seul qu'il y eût alors à Québec, était composé de vingt-et-un membres, recrutés surtout parmi les premiers marchands et les *barons* de la finance. Le club avait d'abord porté le nom de *Beef-steak*. A mesure qu'un membre disparaissait, il était remplacé par un membre élu, qui n'était cependant intronisé comme *baron* que lorsqu'il y avait un nombre suffisant de *barons élus* pour payer les frais de la fête donnée à cette occasion.

Dans l'hiver de 1807, eut lieu une intronisation de sept nouveaux barons. Ce fut une grandiose affaire. Il y avait vingt ans qu'une réception de ce genre n'avait pas eu lieu au sein du club. La fête eut lieu à l'hôtel *Union*. La nouvelle salle de bal fut ouverte à cette occasion. Au delà de deux cents personnes appartenant à la meilleure société, furent invitées à un bal et à un souper magnifiques. L'honorable *M. Dunn*, président de la province, qui administrait le gouvernement en l'absence de *Sir Robert Shore Milnes*, le lieutenant-gouverneur, présidait en sa qualité de plus ancien baron. Le juge-en-chef et tous les principaux officiers civils et militaires étaient présents. Les dames en grande toilette mettaient leur note brillante au milieu des

uniformes et des habits noirs. A deux heures commença le souper qui ne se termina qu'à cinq heures. Cette fête coûta 250 guinées, au delà de \$1250.

Ainsi s'amusait la société de Québec au commencement du siècle. Ajoutez à cela les promenades en voiture, les excursions à la campagne, les soirées de cartes, un peu de musique, et vous aurez une idée assez juste des divertissements de l'époque.

J'ai parlé de musique. Il ne faut pas croire que cet art était aussi pratiqué que de nos jours. On en était surtout réduit à la musique vocale, quelquefois avec accompagnement d'instrument à cordes. Car il n'y avait guère alors que trois pianos dans la ville de Québec : un chez l'évêque anglican, un chez M. de Lanaudière et un chez M. Baby.

Je trouve, dans les mémoires du temps, le compte-rendu d'une soirée chez l'évêque anglican, le docteur Mountain. C'était le soir des Rois : "La soirée fut d'abord assez froide, Madame Mountain et ses enfants étaient seuls au salon lorsque nous arrivâmes, et après les saluts d'usage, nous prîmes des sièges à l'entour de la chambre : les messieurs d'un côté, et les dames de l'autre. Le lord Bishop fit ensuite son entrée, et se retira pour ne plus revenir, au bout d'un petit quart d'heure, après avoir dit un mot aimable à chacun en faisant le tour du salon, quelques dames se mirent au piano et jouèrent et chantèrent jusqu'à l'heure du souper. Comme les cartes étaient interdites dans le salon épiscopal, nous causâmes de notre mieux sans laisser nos places jusqu'à l'heure du souper. On tira le gâteau à la façon anglaise : le Roi et la Reine avaient beau porter le verre à leurs lèvres, personne ne criait "le Roi boit, la Reine boit," ainsi que c'était l'usage dans nos réunions canadiennes. On chanta néanmoins, quelques chansons".

Il est certain que ce ne dut pas être une soirée très gaie. Il y avait plus d'entrain dans notre société canadienne-française. Un grand nombre de familles distinguées par les traditions, l'éducation, les hautes fonctions dont leurs chefs étaient chargés, formaient une élite remarquable. En 1808, je vois figurer comme citoyens de Québec, dans les documents et les récits de l'époque : MM. Joseph Blanchette, P. de S. Laterrière, W. Lindsay, Pierre Bédard, J. B. Plante, Pierre Laforce, R. Lelièvre, B. Faribault, le docteur François Blanchet, l'honorable J. A. Panet, Berthelot d'Artigny, Tarriou de Lanaudière, J. T. Taschereau, L. Vanfelson, J. F. Perreault, Destimauville, C. de Léry, l'honorable P. A. de Bonne, l'honorable F. Baby, A. Duchesnay, P. de Gaspé, C. M. de Salaberry etc. Cette simple liste évoque de bien beaux noms et de bien nobles souvenirs!

Je n'en finirais pas si je voulais entrer dans les détails des mœurs et dans la petite chronique de cette époque. Je n'ai pas parlé du clergé, du séminaire de Québec, des belles figures épiscopales et cléricales, de nos communautés ; en un mot je n'ai fait qu'effleurer mes notes. Il faudra compléter tout cela à la prochaine occasion, et reprendre la *causerie sur l'ancien temps*, car ces reminiscences glanées çà et là, ne prétendent pas à un autre titre.

Signalons quelques mariages fashionables seulement, pour égayer nos lectrices, avant de déposer la plume. Je lis dans le *Canadien* du 26 septembre 1807 : " MARIÉS.—Lundi dernier, Jean-Baptiste Juchereau Duchesnay, écuyer, seigneur de St-Roch et lieutenant dans le 5ème bataillon du 60ème régiment, à mademoiselle Elisa Jones, d'Angleterre ". Autre annonce, du 26 décembre 1807 : " MARIÉS.—Le 18 du présent mois, Antoine Ovide de Lanaudière, à demoiselle Joséphine Destimenville, tous deux de cette ville ". Autre annonce, du 5 novembre 1808 : " MARIÉS.—À Beauport, jeudi dernier, Juchereau Duchesnay, écuyer, à mademoiselle Hermine de Salaberry ". Mademoiselle de Salaberry était la sœur du héros de Châteauguay, qui était un québecquois, Dieu merci.

Mais *La Kermesse* touche à sa fin, comme toutes les choses de ce monde, et il me faut prendre congé de ses fidèles lecteurs, de ses aimables lectrices, et des Canadiens de 1808, pour rentrer dans les événements et dans la prose maussade de 1892 bientôt remplacés par la prose et les événements inconnus de 1893. *

TUS CHAPUIS.

NOTRE-DAME-DE-RECOURANCE

HISTORIQUE

1633-1640

Dans un mémoire adressé au roi de France, en février 1618, Champlain exposait tous les avantages que la couronne pourrait retirer de la Nouvelle-France, si elle savait bien exploiter les ressources naturelles de cet immense pays. Puis il ajoutait :

" Ce que le sieur de Champlain dit d'abondant et entend de faire sous le bon vouloir de Sa Majesté, si elle a pour agréable de commencer et poursuivre la dite entreprise et de faire à Québec, lieu de l'habitation du Sieur Champlain, assise sur la rivière Saint-Laurent en un détroit d'icelle rivière, qui peut contenir environ neuf cents à mille pas, une ville de la grandeur presque celle de Saint-Denis, laquelle ville s'appellera, s'il plaît à Dieu et au roi, *Ludovica*, dans laquelle on fera faire un beau temple au milieu d'icelle, dédié au Rédempteur, et nommé le *Rédempteur*, en signe et commémoration du bien qu'il plaira à Dieu de faire à ces pauvres peuples, lesquels n'ont aucune connaissance de son saint nom, de porter la volonté du roi à les faire venir à la connaissance de la sainte foi chrétienne et au giron de notre mère sainte Eglise."

Evidemment Champlain voulait changer le nom de Québec, d'origine sauvage, en celui de *Ludovica* ou *Louise* (ville) par déférence pour Louis XIII,

* Cet article devait être publié en décembre dernier.

alors régnant en France. Cette substitution eût été facile à cette époque ; mais elle ne se fit pas, probablement à raison du peu d'accroissement de la population. A partir de 1618 jusqu'en 1632, Québec ne fut qu'un bourg misérable, à peine digne de ce nom, modeste pourtant ; c'est à peine s'il y avait cinq ou six maisons de particuliers, à part les couvents des Récollets et des Jésuites, et l'habitation de la basse ville.

Celle-ci servait de résidence commune aux employés des compagnies, et les rares colons, livrés à leurs propres ressources, avaient seuls construit des maisons pour y demeurer avec leurs familles. Il n'y avait donc à Québec aucune apparence de ville, ni en 1618, ni en 1632. L'apathie des compagnies mercantiles qui voulaient tout retirer du Canada sans rien lui donner, n'aboutit en définitive à d'autre résultat que l'abandon de Québec à l'initiative privée d'une poignée de pauvres gens : c'était vouloir sa ruine.

Se voyant frustré dans ses projets de bâtir une ville sur le rocher de Québec, Champlain, durant les années de misères et de contradictions qui marquèrent son administration, avait dû mettre de côté l'engagement qu'il avait pris de placer sous la protection de Louis XIII une bourgade aussi chétive que celle-là.

Le temple qu'il avait promis d'ériger sous le vocable du Rédempteur, n'eut pas un sort plus heureux. Comment en effet aurait-il pu élever une église avec les moyens dont il pouvait disposer, et pourquoi aussi l'eût-il érigée, quand la chapelle de la basse-ville suffisait aux besoins des cinquante ou soixante catholiques qui, durant le même intervalle, formaient la population de la colonie toute entière ?

Mais, après la restitution du Canada à la France, en 1632, les événements prirent une meilleure tournure, et Champlain, à son retour à Québec, l'année suivante, résolut de mettre immédiatement à exécution le vœu qu'il avait formé de construire une chapelle en l'honneur de Notre-Dame-de-Recouvrance, si le pays redevenait français. Ce vœu venait fort à propos, car la chapelle de la basse-ville, due aux labeurs du Père d'Olbeau, n'était plus alors qu'un monceau de ruines, suivant la remarque du Père Le Jeune, qui, en mettant le pied à Québec, en 1632, avait dû célébrer la messe dans la maison de la veuve Hébert. Durant l'année qui suivit, les habitants se virent dans l'obligation de se rendre au monastère de Notre-Dame-des-Anges, situé sur les bords de la rivière Lairet. En sa qualité de supérieur de la mission canadienne, le Père Le Jeune y faisait les fonctions curiales, avec l'aide du Père Anne de Nouë.

Quand, en 1633, l'église de Notre-Dame-de-Recouvrance fut livrée au culte, les Jésuites durent agrandir le cercle de leur missions, et l'on put dès lors compter à Québec deux résidences : Notre-Dame des Anges et Notre-Dame-de-Recouvrance. Cette division était plus commode et pour les Pères et pour les habitants. L'accroissement subit de la population en 1634, et

1635, le zèle des citoyens à suivre les exercices religieux, engagèrent Champlain à convertir l'humble chapelle de bois en une petite église. Il la fit agrandir de moitié ou environ, et à partir de ce jour-là, les offices commencèrent à revêtir un caractère de solennité inconnu jusqu'alors. Tous les dimanches un Jésuite y célébrait la grand'messe, et les chefs de famille y faisaient l'offrande du pain bénit, à tour de rôle. Un Père expliquait le catéchisme, l'après-midi, après les vêpres. Les Français assistaient régulièrement à ces offices, ainsi qu'aux instructions, dans le but de se perfectionner dans la foi et de donner le bon exemple à leurs enfants.

Le Père Charles Lalement fut le premier Jésuite qui résida au presbytère de la haute-ville, et c'est lui qui se mit à la tête du mouvement religieux. Le Père de Quen lui succéda, et il sut conserver la tradition, en donnant aux exercices du culte une splendeur vraiment attrayante : " Je confesse ingénument, écrivait le Père Le Jeune, que mon cœur s'attendrit la première fois que j'assistai à ce divin service, voyant nos Français tous réjouis d'entendre chanter hautement et publiquement les louanges du grand Dieu, au milieu d'un peuple barbare, voyant de petits enfants parler le langage chrétien en un autre monde. Il me semblait qu'une Eglise bien réglée où Dieu est servi avec amour et respect, avait traversé la mer, ou que je me trouvais tout d'un coup dans notre France, après avoir passé quelques années au pays des sauvages. Ce qui nous est commun en l'ancienne France, et qui ne touche que les âmes les mieux disposées, nous réjouit jusqu'au fond du cœur dans nos petites églises bâties de bois étranger".

Le vœu de Champlain semblait accompli, lorsqu'il mourut le 25 décembre 1635. Avant que de rendre son âme à Dieu, il légua par testament à la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance tout son mobilier et trois mille livres placées dans les fonds de la Compagnie de la Nouvelle-France, dont il faisait partie ; neuf cents livres qu'il avait risquées dans la Compagnie particulière formée au sein de la grande Compagnie, et enfin quatre cents livres prises sur sa cassette privée (1). C'était toute la fortune de notre premier gouverneur. Ce testament fut contesté et cassé. De sorte que Notre-Dame-de-Recouvrance n'héritait que d'une somme de neuf cents livres, produit de la vente du mobilier, qui fut consacré à l'achat d'un ostensor, et d'un calice en vermeil, avec un bassin et des burettes (2).

Notre-Dame-de-Recouvrance recevait entre temps des cadeaux destinés à son embellissement intérieur. Duplessis-Bochart donna deux tableaux en

(1)—Nous lisons dans le *Catalogue des Bienfaiteurs de Notre-Dame-de-Recouvrance*, dont l'original se conserve aux archives du Séminaire de Québec, que Champlain fit d'autres petits legs à sa chapelle : " *Item* un grand coffre de bois ; *item* quelques serviettes ; *item* environ deux douzaines de serviettes ; *item* un petit coffre garny de peintures qui a esté vendu 16 livres."

(2)—Archives du Séminaire de Québec ; manuscrit de 1645.

cuivre, représentant la Nativité de la sainte Vierge et la sainte Famille. M. de Castillon, l'un des membres de la Compagnie des Cent-Associés, et alors seigneur de l'île d'Orléans, offrit quatre petits tableaux ou images de saint Ignace, de saint François-Xavier, de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka, puis un grand tableau de Notre-Dame.

L'année qui suivit la mort de Champlain, les Jésuites firent la dédicace de Notre-Dame-de-Recouvrance sous le vocable de l'Immaculée-Conception, qui fut dès lors la patronne particulière de l'église paroissiale de Québec. L'inauguration de ce patronage donna lieu à des réjouissances publiques. La veille de l'Immaculée-Conception, c'est-à-dire le 7 décembre, l'on arbora un drapeau sur un des bastions du fort Saint-Louis. Le canon fit résonner de sa voix puissante les échos de la forêt voisine. Le lendemain les citoyens de Québec saluèrent l'aurore de ce grand jour de fête par de nombreuses salves de mousqueterie, et tous se firent un devoir de s'approcher de la Table sainte.

La dévotion à la Mère de Dieu devint bientôt générale dans toute la colonie. Aussi les grâces divines semblèrent-elles plus abondantes et la petite société en ressentit les bons effets, rendus non équivoques par des signes extérieurs qui faisaient l'admiration des missionnaires eux-mêmes. " On vit ici dans une grande innocence, écrivait le Père Vimont ; la vertu y règne comme dans son empire ; les principaux habitants de ce nouveau monde, désireux de conserver cette bénédiction du ciel, se sont rangés sous les drapeaux de la très sainte Vierge, à l'honneur de laquelle ils entendent tous les samedis, la sainte messe, fréquentent souvent les sacrements, et prêtent l'oreille aux discours qu'on leur fait des grandeurs de cette princesse. Cette dévotion a banni les inimitiés et les froideurs ; elle a introduit de bons discours, au lieu des paroles libres, et a fait revivre la coutume de prier Dieu publiquement dans les familles, soir et matin (1).

" La chapelle que M. de Champlain a fait dresser proche du fort, à l'honneur de Notre-Dame, écrit le Père Le Jeune, a donné une belle commodité aux Français de fréquenter les sacrements de l'Eglise ; ce qu'ils ont fait aux bonnes fêtes de l'année, et plusieurs tous les mois, avec une grande satisfaction de la part de ceux qui les ont assistés spirituellement. Pendant le saint temps du Carême, non seulement l'abstinence des viandes défendues et le jeûne ont été gardés, mais encore tel s'est trouvé qui a pris plus de trente fois la discipline, dévotion bien extraordinaire aux soldats et aux artisans. Comme sont ici la plupart de nos Français, croirait on bien que l'un d'eux, pour protester contre les dissolutions qui se font ailleurs au temps du carnaval, est venu, le mardi gras dernier, pieds et tête nus, sur la neige et sur la glace, depuis Québec jusqu'à notre chapelle (Notre-Dame-des-Anges), c'est-à-dire une bonne demi-lieue, jeûnant le même jour, pour accomplir un vœu qu'il avait fait à Notre-Seigneur, et sans avoir d'autres témoins que Dieu et nos Pères, qui le rencontrèrent. Un autre a promis d'employer en œuvres pieuses la dixième partie de tous les profits qu'il pourra faire pendant tout le cours de sa vie. La sage conduite et la prudence de M. de Champlain, gouverneur de Québec,

(1)—Relation de 1640, p. 5.

retenant chacun dans son devoir, ont fait que nos paroles et nos prédications ont été bien reçues..... Le fort a paru une académie bien réglée, M. de Champlain faisant faire lecture à sa table le matin de quelque bon historien, et le soir de la vie des Saints; le soir se fait l'examen de conscience en sa chambre et les prières ensuite qui se récitent à genoux. Il fait sonner la Salutation Angélique au commencement, au milieu et à la fin du jour, suivant la coutume de l'Eglise. En un mot nous avons sujet de nous consoler voyant un chef si zélé pour la gloire de Notre-Seigneur." (1)

*
* *

N.-D. de-Recouvrance ne subsista que sept années. Pendant ce court laps de temps, elle fut témoin des funérailles de son fondateur. Dieu voulut épargner à Champlain la douleur de voir détruire par un incendie désastreux un édifice qu'il avait entouré de tant de sollicitude. La première oraison funèbre qui y fut prononcée est du Père Le Jeune, et ce fut l'éloge de Champlain. " Il y avait ample matière," dit ce Religieux. Aussi le prédicateur sut-il célébrer, dans un langage digne d'un homme de sa distinction, les louanges du vertueux fondateur de Québec.

Le premier jour d'août 1639, la petite église de la haute-ville offrait un joli coup-d'œil à son intérieur. Vers les sept heures du matin, la nouvelle circulait dans toutes les bouches que des religieuses et des religieux allaient bientôt arriver à Québec. En effet, une heure plus tard, l'on pouvait apercevoir du sommet du promontoire une petite chaloupe s'avancant dans la rade et prenant terre sur le rivage de la basse-ville. La frêle embarcation portait " un collège de jésuites, une maison d'hospitalières et un couvent d'ursulines." Les habitants crurent être le jouet d'un songe, tant cet événement leur parut extraordinaire. Mais en présence de la réalité, tous s'écrièrent en chœur, dans la chapelle où les nouveaux venus s'étaient empressés de se rendre : *Te Deum laudamus*. Puis le canon retentit de tous côtés, et l'on bénit le ciel et la terre.

L'Eglise de la Nouvelle-France allait prendre un nouvel essor, toujours sous la sage gouverne des héroïques apôtres de la Compagnie de Jésus. Le monastère des Ursulines ouvrira bientôt ses portes aux petites filles des Français et des Sauvages, et les salles de l'Hôtel-Dieu offriront aux malades et aux infirmes les secours de la médecine de l'âme et du corps.

Dix mois après l'installation des nobles servantes de Dieu, l'église de Notre-Dame-de-Recouvrance était réduite en cendres par un incendie qui, en quelques heures, détruisit la résidence des Jésuites et la petite chapelle de Champlain. C'était le 14 juin 1640, le jour de l'octave de la Fête-Dieu. La *Relation* de cette année-là raconte ainsi cette malheureuse catastrophe :

" On arrêterait plutôt un torrent que le cours d'une affliction, quand il plaît à Dieu de l'envoyer. Après ces pertes (deux Français s'étaient noyés peu de temps auparavant dans la rivière Saint-Charles), le feu se mit en notre maison de Québec, qu'il a réduite en poudre, et la chapelle de Monsieur le Gouverneur, et l'église publique : tout a été consumé. Cela se fit si soudainement qu'en moins de deux

(1) *Relation* de 1634, p. 2.

ou trois heures, on ne vit de tous ces bâtiments et de la plupart de tous nos meubles, qu'un peu de cendres et quelques pans de murailles qui sont restés pour publier cette désolation... Le vent assez violent, la sécheresse extrême, les bois onctueux de sapin, dont ces édifices étaient construits, allumèrent un feu si prompt et si violent, qu'on ne put quasi rien sauver, toute la vaisselle et les cloches et calices se fondirent.....”

Cet incendie équivalait à un désastre. Les registres de la paroisse furent consumés, et les Jésuites durent les reconstituer en ayant recours au témoignage des particuliers. Il leur fallut se reporter à dix-neuf ans en arrière, pour rétablir les actes de sépultures, de baptêmes et de mariages. Cette besogne devenait d'autant moins ardue, que le nombre d'actes était assez restreint, et que la tradition avait pu se garder intacte par les Jésuites eux-mêmes, dont quelques-uns avaient vu tout ce qui s'étant fait à Québec depuis quinze ans, et aussi par l'intermédiaire de Guillaume Couillard, de la veuve Hébert et d'Abraham Martin. Leur arrivée au Canada remontait aussi loin que 1621, année qui coïncide avec l'ouverture des registres paroissiaux.

K.-E. DIONNE.

NOX ET LUMEN

Le Canada brillait de sa splendeur première
 Sous le rayonnement vaste de la lumière
 Que l'été radioux, fécond et solennel,
 N'avait versée encor que sous l'œil éternel.
 Le colosse dormait, appuyé sur le pôle,
 Avec la floraison du Midi sur l'épaule,
 bercé, dans son sommeil, par les concerts géants
 De ses niagaras et de deux océans
 Entre lesquels superbe il allongeait son torse
 Débordant de verdure, de jeunesse et de force.
 Comme un serpent d'azur qui se glisse ou s'endort
 Au milieu du dédale odorant des joncs d'or,
 Son fleuve n'épanchait ses vagues indolentes
 Que sous l'ombrage frais des ramures tremblantes,
 Son flot n'était troublé que par l'éclair des cieux,
 Que par le pied léger des élans gracieux,
 Qui venaient, dans les plis de ses grèves perlées,
 S'abreuver au cristal des eaux immaculées ;
 Et l'écho de ses monts qui menacent le ciel
 N'avait jamais vibré qu'au souffle originel ;
 Et ses lacs infinis, ses blanches cataractes,
 Croulant sous les arceaux de ses forêts compactes,
 Dont nul œil n'aurait pu sonder les profondeurs,
 Ses ruisseaux gazouillants et ses torrents grondeurs,
 Ses milliards d'oiseaux aux ravissants plumages,
 Mariant leurs clameurs, leurs accords, leurs ramages,
 Chantaient l'hymne d'amour que la virginité
 Des ondes et des bois jette à l'immensité.

Depuis combien de temps le géant solitaire
 Sommeillait-il ainsi sous les astres ? Mystère !
 Bien qu'il pressât le quart du globe entre ses bras,
 L'immortel Magellan ne le soupçonnait pas.
 Il était né le jour où l'Amérique blonde
 Sortit, comme Cypris, du sein fumant de l'onde ;
 Et les arbres couvrant ses monts audacieux,
 Ces arbres si moussus, si robustes, si vieux,
 Étaient les rejetons de titans que la foudre
 Pouvait avoir, depuis mille ans, réduits en poudre,
 Nul pas humain jamais ne l'avait éveillé ;
 D'aucuns bruits inconnus il n'était effrayé ;
 Les sourds rugissements des fauves en délire
 Pour lui vibraient ainsi que les sons d'une lyre ;
 Et l'échevèlement du nuage irrité
 Versait une ombre douce à son front indompté.
 Il reposait avec la toute quiétude
 Que donne à l'ignoré l'immense solitude
 Et ne redoutait rien que les feux du soleil.

Un jour, l'Esprit des bois protégeant son sommeil
 Frissonna tout à coup dans son antre, et, farouche,
 Hagar, il en sortit, — de l'écume à la bouche,
 Poussant un cri qui fit trembler jusqu'au rocher :
 Des rayons fulgurants venaient de le toucher ;
 Et ces rayons faisaient clignoter sa paupière.
 Il se sentit saisi par l'angoisse dernière.
 Alors, se roidissant, il marcha vers les flots
 Du grand fleuve inconnu qui roulait des sanglots ;
 Et, gravissant un roc qui surplombe une grève,
 Tremblant comme Satan poursuivi par le glaive,
 Il s'y dressa les yeux tournés vers le Levant.

A cet instant des bruits, apportés par le vent,
 Firent dresser d'horreur les plumes de son aile.

Et les rayons toujours aveuglaient sa prunelle.

Bientôt il aperçut, sous le dôme des bois,
 Des hommes qui plantaient dans le sol une croix
 Auprès d'un drapeau blanc déroulé par la brise ;
 Et parmi les clameurs du grand fleuve qui brise
 Et du vent secouant les arbres aux abois
 Il entendit vibrer près des ondes deux voix.
 L'une fit retentir ce grand mot : — Délivrance !
 Et l'autre, dominant tous les bruits, cria : — France !

A ces cris, dont l'espace étonné tressaillit,
 De son œil pâlisant une larme jaillit,
 Et, comme pour jeter l'insulte à la lumière,
 L'Esprit tendit ses poings crispés vers la bannière
 Et vers la croix versant leurs sublimes lucurs ;

Puis, chancelant, le front ruisselant de sueurs,
Il s'enfonça dans l'ombre ainsi que dans un gouffre,
Laisant derrière lui l'âcre senteur du soufre.

Formidables d'éclat, la bannière et la croix
Devant elles chassaient le vieux gardien des bois,
Et la liberté sainte, ouvrant ses ailes d'ange
Qui reflétaient au loin le flamboiement étrange,
Dans l'infini volait, une torche à la main,
Et toutes trois ensemble éclairaient le chemin
Des aïeux qui venaient grisés par l'espérance
Jeter les fondements d'une nouvelle France !

W. CHAPMAN.

LES ENFANTS.

J'ai entendu M. Saint-Marc Girardin dire des choses charmantes et fort gaies à propos des "mystères" ou pièces de théâtres du moyen âge. Dans chaque "mystère" figurait un personnage dont le rôle était de diriger les appréciations, de dire ce qu'il fallait penser des personnes et des choses, ce qui était bien et ce qui était mal. Seulement il fallait prendre à rebours tout ce qui venait de lui. Lorsqu'il proclamait une chose bonne il fallait comprendre qu'il la trouvait mauvaise; lorsqu'il disait *chaud*, il fallait comprendre *froid*. Ce personnage très moralisant, disait, en somme, des énormités; mais comme le public était prévenu, il n'en restait pas moins un individu aussi honnête que divertissant.

Les lignes qui suivent, de M. Benjamin Sulte, m'ont rappelé les conférences de la Sorborne et le gai personnage des théâtres de nos bons vieux aïeux des Gaules. D'après la théorie que l'on va voir, le moyen de redresser un arbre incliné, c'est de le laisser pousser de travers pendant plusieurs années et d'attendre qu'il soit bien gros et bien dur. On peut alors le plier comme un bout de ficelle.

Laissons maintenant la parole à notre affreux collaborateur.

E. G.

Pour faire un citoyen paisible et respectable, élevez votre enfant comme pour obtenir un scélérat voyou et je vous promets une réussite parfaite. L'expérience de tous les jours démontre la justesse de cette méthode, laquelle a pour principe de faire sortir d'abord les vices et les défauts qu'il y a dans l'être humain et par la suite de le remettre, ainsi vidé et bien lessivé, à la société dont il fera le plus bel ornement.

Lorsque l'enfant tache les murs intérieurs de la maison avec de l'encre ou du charbon, barbouille les clôtures, casse les vitres avec sa balle ou des cailloux, vole des fruits, insulte les passants, pille les fleurs des parterres, laissez-le tranquille, ou plutôt encouragez-le d'un sourire ou d'un mot flatteur, et vous aurez travaillé pour la patrie, sinon pour la morale. Seulement vous prenez à votre compte les péchés de colère, etc., que vos voisins commettent par la faute de votre rejeton, car ce damné enfant est un fléau pour le quartier, en attendant qu'il devienne un paroissien modèle.

BENJAMIN SULTE.

LE CHATEAU RAMEZAY.

La Société d'Antiquaires Montréalais dont l'honorable juge Baby est le président, se propose, dit-on, de demander au gouvernement de la province de Québec l'usage de l'antique château Ramezay, occupé aujourd'hui par les bureaux de la cour des magistrats de Montréal, aussitôt que ces bureaux seront transportés au Palais de Justice actuellement en voie de restauration. Le but de ces amis de la science et de l'histoire est de transformer le vieux château en un musée d'archéologie nationale. Cette circonstance nous a rappelé l'article si bien fait publié par M. l'abbé Verreau dans le *Journal de l'Instruction Publique* du mois d'août 1857, sous le titre : "Le Vieux Château ou Ancien Hôtel des Gouverneurs à Montréal," et nous croyons être agréable aux lecteurs de la *Kermesse* en reproduisant la plus grande partie de cet écrit aussi intéressant qu'instructif.

LA DIRECTION.

I.

Le Vieux Château fut construit par Claude de Ramezay, Ecuyer, seigneur de la Gesse, de Boisfleurent et de Monnoir, chevalier de l'ordre militaire de St-Louis, ancien gouverneur des Trois-Rivières, gouverneur de Montréal, père de J. Bte-Nicolas Roch de Ramezay qui signa la capitulation de Québec. A cette époque les gouverneurs étaient obligés de pourvoir à leur logement qui devait répondre à l'importance de la charge dont le roi les honorait, c'est-à-dire, qu'il leur fallait encore ajouter cette lourde dépense à tant d'autres aux quelles leur faible traitement ne pouvait suffire. C'est ainsi que MM. de Maisonneuve, de Callières, et Vandreuil eurent chacun leur maison dont on montre encore les restes. M. de Ramezay, qui avait été nommé gouverneur de Montréal en 1703, acquit vers 1704 le terrain où il dut commencer aussitôt à élever sa demeure, dont il faut placer la construction entre cette époque et celle de 1723 où elle se trouve indiquée sur un plan de Montréal en la possession des Messieurs de St-Sulpice. Ce château, dans une ville dont "les habitants, dit Charlevoix, étaient fort convaincus que leur valeur valait mieux que toute fortification," n'avait ni tourelles, ni donjon, ni créneaux, ni meurtrières. Les fossés étaient remplacés par un jardin spacieux où devaient s'épanouir et briller les fleurs et les fruits de la mère-patrie. On y consola un jour bien des infortunes. La charité et le dévouement que les demoiselles Ramezay déployèrent pendant la peste de 1721, font voir quel esprit animait les membres de cette noble maison. Le châtelain canadien pouvait alors servir de modèle à celui du vieux monde.

La vie d'un gouverneur de Montréal n'était pas une vie de loisirs et d'amusements, surtout à certaines époques. La guerre, les négociations, le commerce avec les sauvages en occupaient la plus grande partie. Il était la sentinelle avancée dont l'œil vigilant devait savoir distinguer le moindre danger, profiter de la première occasion favorable. Cependant la tranquillité se faisait quelque fois, la paix revenait, comme après le traité d'Utrecht, alors il pouvait jouir davantage de la société de ses amis et de ses compagnons d'armes.

M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le St-Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudrenil, la résidence de MM. de Contrecoeur, d'Eschambault et de Madame de Portneuf, veuve, je pense, du baron de Bécancour, se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des Jésuites près du palais de justice et dont les branches inclinées vers le sol semblent regretter le silence et la prière de leurs anciens maîtres.

Le site est magnifique : du haut de la colline que dominait le château, le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs—tout le monde l'était à cette époque—poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hasardaient jusqu'à Montréal, apportant deux fois l'année les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi, quelque fois aussi ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps : la perte d'un seul canot d'écorce ruinait souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian*. Si parfois Mme de Ramezay entendait le chant du matelot ou le cri du sauvage, son cœur maternel devait se serrer de douleur en pensant aux dangers que couraient ses deux fils, l'un dans les combats, l'autre au milieu des tempêtes.

Le titre qui est en tête de cet article m'avertit de rechercher seulement les souvenirs qui se rattachent à cette maison. Je ne dois donc mentionner la longue administration de M. de Ramezay, preuve de la confiance qu'on avait en lui, que pour rappeler qu'elle lui permit de réunir à différentes époques les officiers les plus distingués et les personnages les plus importants de toute la colonie, car les expéditions pour les pays d'en haut, les conseils de guerre, les conférences avec les sauvages, les foires annuelles attiraient à Montréal non seulement le gouverneur-général, l'intendant et leur suite, mais encore une foule considérable des différentes classes de la société.

A la mort de M. de Ramezay, en 1724, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque il n'était plus habité que par J. B. Roch Nicolas de Ramezay et son épouse, Louise Godefroy de Tonnancour. M. de la Gesse, son frère, s'était noyé dans le déplorable naufrage

du Chameau ; de ses quatre sœurs, deux s'étaient retirées dans la rue St-Paul, une avait épousé Monsieur de Chapt, Ecuier, sieur de la Corne, l'aîné, capitaine d'infanterie, l'autre Henri Deschamps, Ecuier, sieur de Boishébert, seigneur de la Bouteillerie, aussi capitaine. Tous ces héritiers séduits par des offres avantageuses, pressés aussi, je crois, par les réclamations de MM. de Courey et Ruelle d'Auteuil, consentirent à céder la demeure paternelle à la compagnie des Indes pour une somme qui était très-considérable à cette époque.

La compagnie des Indes, obligée de soutenir la lutte où l'engageait le commerce des colonies voisines avec les tribus indiennes, voulait établir un entrepôt plus important que ceux qu'elle avait eus jusqu'alors à Montréal. Le château devint donc un magasin ; les salles furent converties en comptoir où vinrent s'entasser les étoffes, les épiceries et les liqueurs ; les voutes reçurent les pelleteries apportées par les sauvages des différentes nations.

II

Puis arriva l'époque mémorable qui changea tant de choses. Quoique la compagnie des Indes eût cessé d'exister vers 1750, la maison portait encore son nom au moment de la conquête. Elle fut alors achetée par M. Grant et passa ensuite entre les mains du gouvernement. Les gouverneurs de Montréal en firent leur demeure officielle, sinon privée, et lui donnèrent le titre d'hôtel du gouvernement qui semblait rappeler son ancienne destination.

On voit par un ordre général du 29 avril 1762, que les troupes et les citoyens durent se réunir devant l'hôtel du gouvernement pour se rendre processionnellement, tambour en tête, sur la place-d'armes, où l'on devait proclamer la guerre contre l'Espagne.

La même cérémonie eut lieu en 1763, au mois de juillet, pour annoncer la paix.

Pendant l'invasion de 1775, les Américains se croyant obligés de remplacer les Anglais partout, le brigadier général Wooster vint loger à l'hôtel du gouvernement. Il essaya d'en faire le centre des réunions des amis du congrès et parfois aussi une espèce de cour martiale. Un jour il fait arrêter un citoyen respectable, le capitaine Foretier, dont il soupçonnait les sympathies pour les Anglais et se le fait amener à l'hôtel. Foretier attend deux heures dans une salle, craignant à chaque instant d'être jeté dans un cachot ou de se voir conduire à la frontière. Enfin Wooster paraît au milieu de 12 à 15 officiers et s'étant assis avec un air imposant : "M. Foretier, lui fit-il dire en français par l'ancien marchand Price, M. Foretier, vous passerez mal votre temps si nous parvenons à avoir la moindre trace de votre trahison : prenez garde à vous." Puis se levant et lui donnant la main : "Je vous recommanderai au colonel de Haas qui loge chez vous et je lui enjoindrai d'avoir l'œil

sur votre conduite. Allez Monsieur ; mais prenez-garde à vous." M. Foretier s'empessa d'aller rejoindre sa famille en pleurs, qui pensait ne plus le revoir. (1)

Au printemps de 1776, Arnold qui était encore dans toute sa gloire, vint remplacer Wooster et se reposer de ses inutiles efforts contre Québec.

Si nous mentionnons comme une circonstance intéressante le séjour de Benedict Arnold dans ces murs, c'est surtout afin de rappeler que l'illustre Franklin, les deux Carroll, M. Chase vinrent plus d'une fois, sans doute, se concerter avec lui sur les moyens de gagner les Canadiens à la cause américaine. Peut-être que dans l'appartement où j'écris en ce moment, Carroll s'assit à la même place que Charlevoix en 1721 : Franklin s'appuya sur le marbre de cette cheminée, quand il montrait à ses compagnons l'inutilité de leurs tentatives. C'est ici qu'Arnold, apprenant l'arrivée de la flotte anglaise à Québec, et la retraite du général Thomas, tint son dernier conseil où il fut décidé qu'on évacuerait Montréal. Ce qu'on fit ; mais un peu à la manière des barbares, en pillant et en mettant le feu.

III.

A la suite de ces événements, il devient plus facile de suivre la transformation de l'hôtel du gouvernement. Vers 1784, il fut restauré par le baron St-Léger qui l'habita quelque temps.

Depuis, les gouverneurs n'y firent que de courts séjours dans leurs visites à Montréal, jusqu'au moment où cette ville devint la capitale de la province.

Pendant les sessions orageuses de 1844 à 1849, il fut le siège des délibérations des deux ministères qui se sont succédés dans cette période importante de notre histoire parlementaire. L'administrateur, sir J. Colborne et lord Sydenham y tinrent les séances du conseil spécial de 1838 à 1841. Lord Metcalfe et lord Elgin y ont tenu leurs conseils ; et ce fut dans la salle qui est actuellement le bureau du Surintendant de l'Instruction Publique, que ce dernier gouverneur reçut l'adresse des deux chambres après l'incendie du parlement. Il entra dans cette salle tenant à la main une énorme pierre que la populace amentée lui avait lancée par-dessus les haies de soldats qui gardaient son passage et l'escorte de cavalerie qui l'entourait. Pendant plusieurs jours M. LaFontaine et ses collègues furent bloqués dans l'hôtel du gouvernement par les mutins qui en encombraient les avenues.

Ce fut dans cette même période que l'on construisit pour les bureaux publics l'aile où se trouvent les classes de l'école normale et de l'école-modèle. Le bureau de l'éducation fut pendant quelque temps dans une des voûtes qui servent actuellement de réfectoire. Il fut de là transporté dans le vieil édifice contigu à l'hôtel du gouvernement où étaient les bureaux du receveur-général. Le département prit possession du vieux château vers la fin du mois de décembre 1856.

(1) Manuscrit inédit du Commandeur Viger.

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'automne de 1849 à l'automne de 1856, l'hôtel du gouvernement et l'aile qui s'étend dans la cour furent occupés comme palais de justice, tandis que s'élevait le remarquable édifice qui fait maintenant tant d'honneur à Montréal. La salle où se trouvait la bibliothèque du barreau contient maintenant celle du département de l'instruction publique, qui doit à la libéralité de Messieurs les avocats une partie de son mobilier.

Outre les gouverneurs et les militaires de renom qui ont demeuré dans cet édifice ou qui en ont fait le lieu de leurs travaux, nous devons encore citer sir Dominick Daly, qui fut si longtemps secrétaire provincial et est maintenant gouverneur de l'île du Prince-Edouard, M. Higginson, secrétaire de lord Metcalfe, maintenant gouverneur de *Mauritius*, l'ancienne *Ile de France*, cédée comme le Canada à l'Angleterre, et où Bernardin de St-Pierre a placé le site de son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*, et l'honorable Francis Hinks, longtemps inspecteur-général du Canada et maintenant gouverneur des Barbades.

Telle est une rapide esquisse des métamorphoses qu'a subies le *vieux château de Montréal*, sans vouloir en rien présager celles que l'avenir lui destine peut-être. *Habent sua fata... monumenta.*

HOSPICE VERREAU.

L'ESCLAVAGE CHEZ LES FOURMIS

Dans un précédent article, j'ai exposé quelles tribulations empoisonnent absolument la vie des pauvres chenilles ; j'ai montré, par de lamentables exemples, que le degré d'aspirant-papillon est en somme bien peu digne d'envie. Le spectacle d'infortunes si touchantes a fait verser des larmes, m'a-t-on dit, en divers points de la Province. Je ne savais pas mes compatriotes aussi sensibles ; et si je ne croyais pas qu'ils sont maintenant un peu familiarisés avec les malheurs *entomologiques*, je n'oserais pas offrir encore aujourd'hui à leurs regards attendris quelques tableaux, où l'on voit la raison du plus fort être de plus en plus la meilleure.

Chez les peuples de l'antiquité, entre autres conséquences peu réjouissantes de la défaite, il y avait souvent pour les vaincus, la perspective d'être réduits en esclavage. Mais, chez les nations civilisées, ces coutumes si dures n'existent plus depuis longtemps. Au contraire, parmi les insectes, où l'on est encore privé des avantages que procurent les journaux, les congrès de la paix, on a conservé jusqu'à nos jours les usages anciens ; et, non moins qu'autrefois, l'esclavage y fleurit encore, comme résultat de l'issue fatale d'une campagne. Ne criez pas à la fantaisie, à l'invraisemblance ; il s'agit du peuple des Fourmis, et rien n'est plus vrai que ce que l'on raconte, en leurs chroniques, touchant leurs opérations militaires.

A l'instar des nations les plus avancées, les Fourmis ont des armées permanentes. Les individus qui font partie de ces troupes, sont employés, en temps de paix, au transport des objets pesants, et sont aussi chargés de l'approvisionnement de la fourmilière, véritable bourgade où règne toujours l'activité des militaires, même dans leurs occupations les plus pacifiques, ne quittant jamais leurs armes ; il faut dire, aussi, qu'ils les quitteraient difficilement, ces armes n'étant autre chose que leurs mâchoires, d'énormes mâchoires dentées et bien tranchantes, en comparaison desquelles les sabres de nos grands-pères n'étaient—relativement—que des jouets. En tout cas, on est bien content, chez les Fourmis, de ces armes-là, et il n'y a pas encore été question que je sache, d'aucun projet de loi pour un changement quelconque en cette matière.

De temps à autre, on décide d'aller porter la guerre dans une bourgade voisine. Quant aux véritables motifs de ces expéditions, j'avoue que je n'ai guère été satisfait des chroniques que j'ai lues : pourtant, quand on se mêle d'écrire l'histoire, il ne faudrait point passer sous silence des choses aussi importantes. Ah ! s'il y avait des journaux chez les insectes, on pourrait se bien mieux renseigner !—Mais je crois que nous pouvons ici suppléer au coupable silence des annalistes, en considérant le résultat de ces campagnes : les troupes victorieuses reviennent chargées d'un butin précieux. Et quel butin ! ce sont les enfants du peuple vaincu que l'on ramène avec soi et que l'on destine à la servitude. Ces expéditions guerrières ne sont donc pas autre chose que des chasses aux esclaves. C'est à se croire en Afrique ! La plupart du temps il a été facile de s'introduire dans la fourmilière que l'on voulait dévaster et dont les habitants se livraient sans défiance à leurs occupations : car le droit international étant encore à l'état rudimentaire chez ces peuples, on s'y croit dispensé d'une déclaration formelle des hostilités. C'est aussi de cette façon que les choses se passent sur le continent noir, et nous devons qualifier du nom de brigandage ces sortes d'expéditions, chez les Fourmis comme chez les Africains.

Quelquefois la lutte est sérieuse. J'ai souvenir que dans telle bataille, dont j'ai lu l'émouvant récit, les défenseurs de la place repoussèrent fort bien le premier assaut de l'ennemi : malheureusement, celui-ci reçut du renfort, revint à l'attaque et fut enfin victorieux.

Nos fourmis guerrières reviennent donc chez elles avec leurs captures, qui sont les petits de la fourmilière vaincue, soit encore dans l'œuf, soit en très bas âge. On les élève soigneusement, et l'on en fait des ouvrières qui, chose étrange, s'attachent tout à fait à leurs maîtres, travaillent de toute façon pour l'utilité de leur nouvelle famille, et oublient complètement leur lieu d'origine.

Mais, ce n'est pas là le seul brigandage que l'on peut reprocher aux Fourmis. Elles condamnent à l'esclavage non seulement d'autres espèces de Fourmis qu'elles ont fait prisonnières, mais aussi une classe d'insectes appartenant à un ordre tout à fait différent : je veux parler des pucerons, ces petits insectes

pareseux et lourds, qui abondent sur une foule de plantes. Les amateurs de plantes d'appartement ont souvent à défendre leurs rosiers, œillets, etc., contre les invasions de ces parasites dangereux, d'autant plus dangereux que leur multiplication est absolument effroyable. Songez que 8 à 10 générations peuvent naître dans un espace de trois mois ! Or la progéniture d'un seul puceron à la 10^e génération, est représentée—au témoignage des Dictionnaires de Généalogie les plus dignes de foi—par le chiffre 1 suivi de dix-huit zéros, c'est-à-dire par un quintillion. Que suit-il de là ? il suit de là que le globe terrestre serait depuis longtemps entièrement recouvert d'une couche épaisse de pucerons, si le Créateur ne leur avait suscité une foule d'ennemis, qui restreignent leur accroissement en des proportions convenables.

Mais les Fourmis ne sont pas de ces adversaires ; bien au contraire. Vous êtes-vous jamais demandé quelle affaire ont les Fourmis à grimper sur les arbres et les arbrisseaux et à les parcourir sans cesse en tous sens ? eh bien, tout simplement, elle courent après les pucerons, qui leur fournissent le gros de leur nourriture.

Il faut savoir, d'abord, que les insectes, au rebours des autres animaux, respirent par de petites ouvertures situées le long de leurs flancs. Les pucerons, qui à bien des égards sont les plus étranges des insectes, ont, pour cette importante fonction de la respiration, l'abdomen muni de chaque côté d'une sorte de tuyau allongé, qui sert à l'introduction de l'air dans leur corps, et en outre à la sortie d'une liqueur douce et sucrée, qui s'élabore en eux au moyen de la sève des plantes dont ils se nourrissent. Cette substance est destinée par la nature à l'alimentation de leurs petits. Mais les Fourmis sont très friandes de cette liqueur, et l'on voit bien pourquoi elles fréquentent avec tant d'intérêt le séjour des pucerons.

Qu'en dites-vous ? Linné n'a-t-il pas eu bien raison d'appeler les pucerons : les *vaches laitières des Fourmis* ?

Voyons maintenant de quelle façon les Fourmis entendent l'industrie laitière. On va se convaincre qu'elles s'en tirent joliment, pour des gens à qui le gouvernement n'a pas encore songé à faire distribuer le *Journal d'agriculture illustré*.

On a vu que les Fourmis vont à la poursuite des pucerons sur les plantes où ils vivent. Sans doute, cette petite promenade est tout ce qu'il y a de plus hygiénique ; elle permet de respirer abondamment l'air le plus pur et de prendre une exercice tout à fait salutaire. Mais enfin, n'est-ce pas ? il peut se présenter des circonstances défavorables. Par exemple, on peut avoir mal à une patte ; et, quoiqu'il en reste cinq pour faire le service, cela peut gêner beaucoup dans l'ascension sur un arbre à l'écorce rugueuse ; ou encore, la température sera très mauvaise ; ou même, on sera retenu chez soi par de pressantes occupations. Voilà des inconvénients très réels ; et savez-vous comment les Fourmis s'y prennent pour y remédier ? C'est bien simple : elles font comme nous : elle ont des troupeaux !

“ Les fourmilières, dit Huber, l'illustre historien des Fourmis, sont plus ou moins riches, selon qu'elles ont plus ou moins de Pucerons ; c'est leur bétail, ce sont leurs vaches, leurs chèvres : qui se serait douté que les Fourmis fussent des peuples pasteurs ” !

Et de quelle façon les Fourmis traitent-elles ces petits insectes, quand elles veulent les domestiquer ? elles ont recours à la *stabulation permanente*. M. Barnard, qui a tant de peine à convaincre nos cultivateurs canadiens des avantages de ce système pour le bétail, pourra les faire rougir de confusion, en leur citant l'exemple des Fourmis, qui l'ont pratiqué de tout temps.

Certaines espèces construisent des *étables* sur les tiges mêmes habitées par les Pucerons ; c'est-à-dire qu'elles les enferment par des bâtisses en terre qu'elles y construisent. D'autres espèces, au contraire, mieux avisées, transportent les Pucerons dans leurs souterrains, où elles ont pour eux les soins les plus attentifs, les portant même d'un endroit à l'autre, suivant le degré de chaleur et d'humidité qu'elles savent leur convenir : en un mot, elles les traitent comme leurs propres enfants.

Les Fourmis se servent en tout des méthodes les plus perfectionnées. Ainsi l'une d'entre elles veut-elle se désaltérer d'une petite tasse de *lait chaud* ? Elle n'a qu'à s'approcher d'un Puceron, et à le caresser légèrement de ses antennes : la gouttelette de miellée lui est servie à l'instant.

Lorsque le Département de l'Agriculture aura réussi par ses louables efforts, à faire retirer des vaches de la Province tous les bénéfices qu'il est possible de réaliser par des soins intelligents, il sera temps de donner quelque attention à la race *puceronne*, et de nommer des *Commissions* pour aller étudier sur place les procédés des Fourmis. Mais à présent, on avouera qu'il serait prématuré de s'occuper d'une manière sérieuse de cette question, qui sera négligeable durant quelques années encore.

Vade ad formicam, nous est-il dit au livre des Proverbes. On voit, par les détails qui précèdent et qu'on aurait tort de regarder comme pure fantaisie, que les Fourmis nous offrent plus d'une utile leçon. Quelle opposition, par exemple, entre l'humanité qu'elles témoignent à leurs esclaves ou captifs, et la barbarie avec laquelle les hommes se sont conduits bien trop souvent à l'égard de leurs semblables réduits en esclavage par une cause quelconque !

On voit aussi que l'étude des petits êtres de la nature, non moins que la contemplation des cieux et des astres innombrables dont ils sont peuplés, nous révèle à chaque pas la puissance et la sagesse du Créateur ; il me semble même que cette puissance et cette sagesse infinie paraissent davantage dans les premiers, suivant la maxime du grand Linné : *Natura miranda maxime in minimis*. La nature, c'est-à-dire Dieu, est admirable surtout dans les petites choses.

Je n'ai fait qu'effleurer, pour ainsi dire, le sujet de cet écrit. Il y aurait

encore, sur les mœurs des Fourmis, une foule de détails non moins intéressants dont je n'ai rien dit. Et chaque famille d'insectes, pour ne parler que de l'entomologie, a ses habitudes particulières qui sont bien de nature à piquer au plus haut degré la curiosité de ceux qui les étudient. On a donc bien tort de regarder comme des prodiges de patience, les hommes qui se livrent aux sciences naturelles ; il faudrait plutôt les considérer comme les plus heureux des hommes, au seul point de vue du bonheur temporel. Mais, après tout, qu'on vante leur patience, j'y consens. En effet, ils sont doués d'une patience merveilleuse, lorsque, connaissant les puissances que procure l'étude de l'histoire naturelle, ils consentent à se livrer encore à d'autres occupations !

L'abbé V. A. HUARD.

NOËL AU PENSIONNAT.

On a vingt ans et déjà des velléités de tristesse ou de mélancolie.

C'en est assez pour se sentir courir des larmes sur les joues, à la seule audition d'une voix jeune et bien timbrée égrenant, sous les voûtes d'une chapelle aimée, les phrases mélodieuses de quelque chant de Noël.

Tel était précisément le cas où se trouvait, le vingt-cinq décembre, une petite personne de ma connaissance.

C'était à Villa-Maria. On en avait préféré la messe de minuit, belle et simple, à toutes celles des grandes cathédrales et basiliques de la Confédération. Que voulez-vous ? . On a ses goûts : pas plus que des couleurs il n'en faut discuter.

Or il était onze heures, et toute la maison s'éveillait, mais sans bruit et comme à la sourdine, pour souhaiter la bienvenue au petit Noël.

L'orgue aux mille voix célestes et lointaines préludait doucement, dans le mystère d'une demi obscurité, je ne sais de quel délicieux frémissement votre âme était saisie en l'écoutant.

Tandis que vous étiez là, agenouillée, le front appuyé sur vos mains jointes, ne priant pas encore, mais vous souvenant pour vous mieux recueillir ; voici qu'un violon enchanté vous lance tout-à-coup un trille : ce trille d'oiseau qui rit ou pleure sur la même corde. Les harpes y mêlent de lents et religieux accords, et l'orchestre au complet vous enlève, de main de maître, une sorte d'ouverture où quelqu'auteur inconnu a combiné habilement tous les vieux noëls connus.

Alors, une joie pieusement attendrie vous pénètre comme autrefois, quand vous étiez enfant, à genoux à cette même place, assistant, ravie, à la même fête naïve et sublime.

Vous relevez la tête, puis les yeux . tout s'est subitement illuminé autour de vous ; vous êtes environnée de voisines que vous n'avez pas entendues

venir, tant leurs longs voiles blancs ressemblent à des ailes. Leur attitude recueillie complète l'illusion.

Et, dans sa crèche, l'Enfant-Jésus sourit à la Madone, dont le front légèrement baissé est environné d'une auréole lumineuse, formé d'une centaine de petits jets de gaz incandescent.

Couronnées de même sont les autres statues posées çà et là sur leurs colonnettes de stuc.

Le prêtre en chasuble dorée dit gravement les prières de la messe, au pied du grand autel de marbre au tabernacle d'or, que domine, douce et blanche, l'Immaculée.

Partout les fresques se voilent à moitié sous un léger nuage d'encens. Un chœur de voix jeunes et vibrantes entonne le *Kyrie de Riga*. Et c'est dans le vaste et dévotieux oratoire, un concert délicieux que l'on peut à la fois entendre, voir et respirer.

Vos sens sont captivés. Déjà une impression profonde s'empare de votre esprit, dans l'attente de ce qui va s'accomplir.

Pourquoi cette émotion inusitée ? Tous les jours vous l'avez vu, le sacrifice auguste, se renouveler pour vous et pour l'humanité entière. Pourtant, jamais peut-être vous n'avez éprouvé ce qui se passe à cette heure en vous. Ah ! c'est qu'elle est contagieuse, la ferveur qui vous entoure ! Et la prière qui part de trois ou quatre cent bouches d'enfants et de vierges, vous prend et vous emporte au-dessus de la terre et de vous-même.

La musique se fait de plus en plus entraînante et suave, c'est l' " *Incar-natus est* " du *Credo* de Riga : et vous vous prosternez devant le miracle le plus touchant ; devant la Toute-Puissance cachée dans la faiblesse ; devant ce Dieu-Enfant qui vient à vous, et qui tout bas vous parle et vous bénit.

Deux heures de cette extase : deux heures rapides comme un seul éclair ! Puis le silence, la sortie des élèves, que vous suivez, pensive, heureuse, avec des regards humides.

Un murmure joyeux vous arrache à vos saintes émotions. Tout l'essaim des jeunes filles voilées s'agite et bourdonne, maintenant.

Que vous dirai-je ? Le pensionnat, c'est-à-dire, l'univers de l'enfance, ou bien l'enfance de l'univers, est en liesse. On réveillonne, on rit, on jase, on a congé ! . .

Mais ni le reste de nuit, ni le jour qui lui succède avec ses mille enchantements, ne peuvent effacer dans les cœurs ni sur les fronts l'impression de minuit, de " l'heure solennelle. "

Pourtant, au diner somptueux de ce jour-là, il y a bien un moment superlativement cher aux toutes petites : la " visite du Jésus ", qui, dans une crèche roulante, au milieu de six archanges à figures réjouies, trompettes aux lèvres, fait trois fois le tour de l'immense réfectoire. Vous lui donnez des gâteaux ; puis survient un *Santa Claus* qui vous en donne. Oh ! celui-là

aussi on l'accueille bien, avec sa perruque blanche et sa longue barbe, et toutes les zingarelles de sa suite, qui jouent de la tambourine et puisent dans le cabas du bonhomme des bonbonnières qu'elles distribuent à la ronde, au milieu des applaudissements.

La soirée est toute de musique, de danses costumées et de déclamation, dont le Petit-Pensionnat fait avec grâce tous les frais.

Et l'on fête ainsi la Noël à Villa-Maria.

MARIE BEAUPRÉ.

STROPHES À M. RAMEAU DE SAINT-PÈRE.

O vous, noble vieillard, dont les cheveux blanchis
 Nous disent l'âge moins que le travail austère,
 Père qui vous trouvez au milieu de vos fils,
 Merci d'avoir aimé cette lointaine terre.

A la France oublieuse un jour vous avez dit :
 " Sur le sol d'Amérique,
 Oublié, méconnu, lutte, peine, grandit
 Un rameau d'Armorique.

" Elle a beaucoup souffert, malgré de fiers exploits,
 Cette race bénie
 Mais elle a su garder tout, tes autels, tes lois,
 Et jusqu'à ton génie.

" Elle parle ta langue, et c'est le même sang
 Généreux et fécond qui coule dans ses veines,
 Et c'est le même espoir, le même effort puissant
 Vers le bien, vers le beau, vers les hauteurs sereines.

" Et, grâce au sang des preux, ce peuple surgira
 Brisant tous les obstacles ;
 Car la foi sur ces bords lointains, qui le croira !
 Fait encore des miracles ".

Et vous avez dit vrai. Vous n'avez pas menti
 A la France orageuse.
 Seul des Français du temps, vous avez senti
 Notre œuvre courageuse.

Nouveau Jacques Cartier, pour la deuxième fois
 Par vous fut découverte une plage inconnue ;
 Et la Gaule, guidée un jour par votre voix,
 D'un immortel passé s'est enfin souvenue,

Et lorsqu'elle oubliait, vous seul vous souveniez,
 Ami toujours fidèle.
 Dans vos nobles écrits c'est vous seul qui venez,
 Emu, nous parler d'elle.

Et quand vous l'obligiez à se ressouvenir
 Au sein de ses orages,
 C'est vous, qui, nous soufflant l'espoir dans l'avenir,
 Ranimiez nos courages.

Vous seul avez conçu, dans nos heures de deuil,
 De nos succès futurs l'espérance hardie.
 " C'est le berceau d'un peuple et non pas son cercueil " !
 Disiez-vous, en foulant le sol de l'Acadie.

Aux bords du Saint-Laurent comme aux champs de Grand-Pré,
 Des vieux suivant la trace,
 Vous avez retrouvé, comme un dépôt sacré
 Les dons de votre race.

Et malgré l'abandon, et malgré le mépris
 Qui l'avait condamnée,
 Vous seul, ô noble ami, vous seul avez compris
 L'œuvre prédestinée.

Après plus de vingt ans vous êtes revenu,
 Heureux dans votre orgueil de voir ce que nous sommes.
 Tout le terrain conquis, nous l'avons retenu
 Et les enfants d'alors sont devenus des hommes.

Et ce qu'ont accompli nos pères avant nous
 Nous le ferons de même.
 Méprisant qui nous haït et, —devoir bien plus doux.
 Respectant qui nous aime.

Où, l'arbre produira des rejetons nombreux
 Dans son exubérance :
 Car nous savons par vous combien sont vigoureux
 Les " rameaux " de la France.

Vous allez nous quitter. . . Puissiez-vous dans vingt ans
 Nous revenir encore ! Oui, que Dieu vous conserve
 Et vous fasse entrevoir les succès éclatants
 Qu'aux siècles à venir sa bonté nous réserve.

Vous allez nous quitter. . . Brise, soufflez moins fort,
 O mer, sois calme et belle,
 Laissez nos vœux ardents seuls conduire à bon port
 Cet ami si fidèle,

Et vous qui le suivez, témoins de ses succès,
 Que le ciel vous protège.
 Que les regrets d'un peuple, aux rivages français
 Vous servent de cortège.

Et laissez moi finir au nom de tous ici,
 Par un mot que ma lèvre en vain voudrait taire :
 Tout un peuple avec moi ce soir vous dit : merci !
 Merci d'avoir aimé cette lointaine terre.

ADOLPHE POISSON.

LES PLAINES D'ABRAHAM ET LEURS MONUMENTS

Le nom de Plaines d'Abraham se donne dans notre histoire à tout ce vaste plateau qui s'étend sous les remparts de Québec et qui se termine au sud par une côte abrupte et dentelée de petites anses sur le St-Laurent, et de l'autre par un coteau moins élevé qui le sépare de la vallée de la rivière St-Charles.

Le nom biblique, que porte cet endroit à jamais célèbre, n'a qu'un rapport très-éloigné avec le père des Hébreux ; il lui vient d'un certain Abraham Martin, qui possédait autrefois une partie de cette étendue de terre et qui ne songeait guère à se faire connaître de la postérité (1).

Si du reste il n'était point si remarquable au point de vue historique, ce lieu ne laisserait point que de mériter une grande réputation par la beauté du paysage que l'on y découvre. Deux grandes voies parallèles le parcourent, l'une du côté du St-Laurent, l'autre du côté de la rivière St-Charles ; la première s'appelle la *Grande-Allée* ou chemin St-Louis, l'autre le chemin de Ste-Foye.

La première passe le long d'un vaste champ de course, que le vulgaire connaît plus particulièrement sous le nom des *plaines* : c'est là qu'a dû se passer la plus grande partie de la première bataille.

De ce côté, les faubourgs n'ont pas encore envahi le plateau aussi loin que dans la direction de Ste-Foye, la Grande-Allée est à peine bordée de maisons d'un côté ; l'autorité militaire s'étant réservée de grands espaces, afin que l'on ne construise point trop près de la citadelle.

La vue n'y est point aussi étendue ; mais elle offre un coup d'œil plus singulier, surtout à l'endroit appelé *Buites-à-Niveau*, et qui fut longtemps le lieu des exécutions. De là, on voit une partie du bassin, sans presque soupçonner l'existence d'une ville aussi grande que Québec, laquelle se trouve dérobée aux regards par les fortifications et les accidents du terrain. A peine quelques clochers et quelques toits de maisons révèlent-ils la présence de la vieille capitale. A gauche, le faubourg St-Jean se trouve en partie caché par la

(1) Abraham Martin dit l'*Écossais*, pilote, acquit par donations du 10 octobre, 1648, et du 1er février, 1652, vingt arpents de terre d'Adrien Duchesne, et par concession de la compagnie de la Nouvelle-France, le 16 mai, 1650, douze autres arpents. Sa terre était renfermée entre la rue Ste-Geneviève, qui descend vis-à-vis du cimetière protestant ; la rue Claire-Fontaine, qui passe devant l'église St-Jean ; la grande rue Saint-Jean et une ligne suivant la crête du coteau Ste-Geneviève et se terminant à la descente nommée côte d'Abraham. Les deux premiers baptêmes qui sont inscrits dans les registres de la paroisse de Notre-Dame de Québec, sont ceux de deux enfants d'Abraham Martin et de Marie *Langlois*, son épouse. Un autre de leurs enfants, Charles Amador, fut le second natif du Canada appelé à la prêtrise, et il fut nommé chanoine à l'érection du chapitre de Québec. Outre ces renseignements, on trouve dans les *Notes* sur les registres de Québec, par M. Ferland, que la postérité d'Abraham Martin, sans être aussi nombreuse peut-être que celle de son patron, s'étend aujourd'hui sur une très-grande partie du pays. N'y a-t-il point aussi une bien singulière coïncidence dans les noms de l'*Écossais* et de *Langlois*, portés par les premiers possesseurs d'une terre sur laquelle les troupes anglaises et écossaises devaient plus tard jouer un si grand rôle ?

déclivité, et le faubourg St-Roch ainsi que la plus grande partie de la rivière St-Charles sont tout à fait invisibles. Les hauteurs de Lorette et de Charlesbourg, Beauport et la côte de Beaupré paraissent tout rapprochés, et il semble qu'en descendant une petite côte, on se trouverait de suite au milieu de ces belles campagnes dont les champs de toutes les nuances, les bouquets et les riantes et blanches habitations forment un tableau à la fois doux et austère, couronné par les Laurentides aux teintes d'un bleu sombre, dont les gorges et les découpures indiquent les régions inhospitalières qui s'étendent entre les comtés de Québec et de Montmorency et la vallée du lac St-Jean.

Si, par un jour d'automne, vous suivez cette route, tandis que des troupes paradedent sur le vaste champ de manœuvre au son des clairons, et que, dans cette partie du bassin de Québec, qui est visible un peu vers votre gauche, les blanches voiles de la *flotte d'automne*, se succèdent les unes aux autres ; vous devez sentir battre votre cœur et votre esprit s'exalter aux souvenirs historiques de 1759.

Le chemin de Ste-Foye offre un spectacle un peu différent. Il était moins facile peut-être avant l'érection du monument de 1760 de s'y absorber dans la méditation des événements passés. La route est bordée de nombreuses villas, et au-dessous s'étend la vallée riche et animée de la rivière St-Charles. Les populeux faubourgs de St-Roch et de St-Sauveur, leurs chantiers de construction, les cheminées de quelques usines que l'on découvre en avançant, nous ramènent à la réalité, au présent moins héroïque et plus industriel. Et puis l'on ne tarde guère à entrer dans le grand faubourg St-Jean, qui occupe précisément le site de la terre d'Abraham Martin.

Les deux combats du 13 septembre, 1759, et du 28 avril, 1760, ont occupé presque tout le plateau ; mais on peut dire que le premier s'est surtout livré sur le chemin St-Louis et le second sur le chemin Ste-Foye.

Chaque position a aussi son monument, l'un élevé en l'honneur de Wolfe, à l'endroit même où il succombait, l'autre en l'honneur des braves de 1760, à l'endroit où se livrait le plus fort de la bataille, sur le site du moulin de Dumont.

Chacune de ces deux mémorables journées semble avoir eu sa mission providentielle.

Le combat du mois de septembre récompensait l'audace de Wolfe, châtiât les infamies du règne de Bigot et des autres manieurs d'argent, et soustrayait le pays au châtiment terrible que la France elle-même allait subir pour l'immoralité et l'impiété de ce siècle.

Le combat du mois d'avril était une belle revanche accordée au petit peuple fidèle et valeureux que le désastre de l'année précédente avait si cruellement désolé ; c'était le couronnement, utile seulement au point de vue moral, de toutes les inutiles victoires remportées dans les campagnes précédentes ; c'était, enfin, un dernier titre de noblesse ajouté à tous ceux qui devaient nous concilier l'estime et le respect de nos vainqueurs.

Mais cette seconde bataille, plus considérable sous quelques rapports que la première, a été pendant longtemps relativement inconnue, et comme jetée dans l'ombre par l'immense résultat que le 13 septembre avait acquis et que les événements subséquents confirmèrent. La mort des deux généraux, Wolfe et Montcalm, avait aussi donné à ce jour une auguste et touchante consécration, participant du martyr et de l'apothéose, qui, plus que toute autre circonstance, était propre à frapper vivement toutes les imaginations. Quel beau sujet, en effet, pour la poésie et la peinture, ces auxiliaires si puissants de l'histoire !

Ce fait, assez rare, de deux armées privées de leur chef au milieu de la bataille s'était déjà vu dans nos guerres. M. de Beaujeu et le général Braddock, avaient tous deux succombé à la journée de la Monongahéla, et cette fois là, comme aux Plaines d'Abraham, celui dont l'armée devait être victorieuse, était tombé le premier.

Tout concourait du reste à faire de la bataille du 13 septembre un grand événement historique. L'Europe, depuis ce temps, n'a guère su autre chose. La chute de Québec, non-seulement décidait de la grande rivalité de la France et de l'Angleterre en Amérique, mais encore elle ajoutait un immense prestige à la Grande-Bretagne, en lui assurant pour toujours, vis-à-vis de la France, la suprématie maritime qu'elle possédait déjà ; chose dont on n'a compris toute l'importance que plus tard, lorsque Lemercier a pu écrire :

“ Le trident de Neptune est le sceptre du monde. ”

Cet événement hâta, il est vrai, la révolution américaine qui devait diviser l'empire des mers ; mais s'il est certain que c'est au détriment de l'Angleterre, il est encore douteux que ce soit au profit de la France.

Bien des choses avaient conspiré pour le succès de Wolfe, en dépit des obstacles insurmontables qui semblaient se dresser devant lui. L'arrivée de la flotte, saine et sauve, dans le port de Québec, après que plusieurs autres expéditions navales eussent échoué devant les difficultés de la navigation du golfe et du fleuve, le peu de succès des brûlots formidables qui avaient été suivies d'autres plus merveilleuses encore. Ainsi, après avoir été défaits à Montmorency, où ils avaient essayé de déloger l'aile gauche de l'armée du général Montcalm, après avoir dévasté l'île d'Orléans et une grande partie de la côte du sud et impitoyablement bombardé et incendié Québec, sachant que les seuls points abordables de la rive nord au-dessus de cette ville étaient gardés par le colonel Bougainville, qui, à la Pointe-aux-Trembles, avait repoussé deux fois le général Murray, ce fut, pour les chefs de l'armée anglaise une heureuse inspiration que celle de risquer un débarquement dans un endroit que Montcalm croyait inaccessible. Le succès des diverses feintes qui consistaient à simuler une attaque au Cap-Rouge et une autre sur le camp de Beauport, l'obstination de Montcalm, qui ne voulait point diminuer ses forces à Beauport, affirmant toujours que le moindre détachement suffirait à culbuter

l'ennemi s'il osait gravir la côte escarpée qui borde le St-Laurent au-dessus de Québec, l'heureux stratagème par lequel Wolfe sut faire passer ses troupes pour un convoi de ravitaillement attendu à Québec et tromper ainsi la vigilance des sentinelles françaises, enfin l'ineptie de Vergor, qui commandait le poste en haut de la côte, à l'endroit du débarquement ; toutes ces choses forment un enchaînement bien étonnant et qui a frappé les écrivains anglais tous les premiers. Le tout fut couronné par l'imprudence et la précipitation avec lesquelles le général Montcalm livra la bataille, avec une partie seulement de son armée, sans attendre les troupes de la garnison et le corps d'armée de Bougainville, qu'il pouvait faire revenir du Cap-Rouge de manière à mettre les Anglais entre deux feux.

Aussi, malgré l'incontestable valeur des milices canadiennes et des troupes françaises, l'armée de Wolfe, supérieure en nombre et commandée avec plus de sang-froid, ayant pour elle la nécessité de vaincre, (car retraiter était chose impossible), eût-elle en peu de temps vaincu ses ennemis.

Outre la mort des deux chefs, la bataille fut, comme toute celles de cette époque, meurtrière surtout pour les officiers. Plus de mille hommes manquaient à l'armée française, tués ou mis hors de combat, et près de 250 prisonniers avaient été faits par les Anglais. Ceux-ci n'accusent, dans leurs dépêches, que 71 morts et 593 blessés. Parmi les blessés se trouvait le général Monckton, commandant en second, ce qui fit passer le commandement entre les mains du général Townshend, le général Carleton, qui fut depuis si longtemps gouverneur de la colonie, et l'adjutant-général Barré.

Du côté des Français, les deux officiers qui commandaient en second, M. de St-Ours, moururent de leurs blessures ; un grand nombre d'autres officiers furent tués ou dangereusement blessés. (1)

Tout ce qui se passa à la suite eut le même caractère de fatalité pour la France. Les débris de l'armée battue, les troupes qui étaient restées au camp de Beauport et celles de Bougainville, au Cap-Rouge, réunies sous le commandement du chevalier de Lévis, descendu en toute hâte de Montréal, formaient encore une masse imposante et auraient pu tenter, avec bonheur, une seconde affaire. De Lévis n'en doutait point, et, après s'être concerté avec M. de Vaudreuil, il fit dire à M. de Ramesay et à la garnison de tenir bon. Ce dernier était certainement un homme de mérite, et il appartenait à une famille dont tous les membres avaient fait bon marché de leur vie au service de la France ; cependant, sous l'impression pénible qu'avait causée la mort de Montcalm et pressé par les marchands, il céda, malgré les avis, ou

(1) Ce fut le cas dans beaucoup de combats livrés en Canada. Aux commandants Beaujeu, Braddock, Montcalm, Wolfe, Senezergues, St-Ours, on peut ajouter le général Montgomery, tué sous les murs de Québec, et le général Brock, tué ainsi que son aide-de-camp, le colonel McDonald, au moment de leur victoire sur les hauteurs de Queenston. Deux monuments ont été successivement élevés à ce dernier général ; le premier ayant été détruit pendant l'insurrection de 1837. Le nouveau monument est certainement le plus beau qu'il y ait sur ce continent.

plutôt les ordres de ses supérieurs, et il conclut une capitulation, qui lui avait été accordée par le général Townshend, trop heureux d'en finir aussi aisément. Dans le conseil de guerre, qui fut tenu chez M. Daine, maire et lieutenant de police, un seul des officiers de la garnison, M. de Piedmont, jeune homme dont le nom, dit M. Garneau, mérite d'être conservé, s'opposa à la reddition de la place. (1)

Le général de Lévis, furieux de voir ainsi frustrer ses légitimes espérances, s'en exprima de la manière la plus énergique. Mais s'il ne put de suite venger l'affront que la France venait de recevoir, s'il ne lui fut pas même donné, plus tard, de reprendre Québec, du moins une éclatante revanche illustra son nom, auquel la postérité vient de rendre de tardifs, mais de glorieux hommages.

De retour à Montréal avec M. de Vaudreuil, il expédia en France M. Lemercier sur un navire qui, par une chance inexplicable, traversa la flotte anglaise à Québec sans encombre ; et il ne songea plus qu'à se préparer pour attaquer cette ville au printemps, afin de s'en emparer et d'y recevoir les secours qu'il sollicitait avec instance. Comme deux autres armées étaient entrées dans la colonie, l'une par l'ouest et le fort Niagara, dont elle s'était emparé, l'autre par le lac Champlain, la domination française se trouvait réduite à l'espace compris entre le fort Jacques-Cartier, à la rivière de ce nom, près de Québec, l'Île-aux-Noix et le fort de Lévis, à la tête des rapides du St-Laurent. Les postes que la France possédait dans l'intérieur, à l'ouest et au sud-ouest, se trouvaient isolés et comme perdus. Le territoire conquis, surtout aux environs de Québec, était ravagé et dévasté de la manière la plus cruelle. Sept ou huit mille hommes étaient tout ce que M. de Lévis pouvait réunir, en y comprenant des vieillards et des adolescents, et il n'avait qu'une artillerie de siège insuffisante. Ne point désespérer dans un tel état de choses c'était d'un incroyable héroïsme. De fait, si le général Murray eût soupçonné que la France n'enverrait point de renforts, et s'il eût connu le véritable état des choses, il fut resté dans ses retranchements et n'eût point risqué une défaite inutile à son vainqueur.

Si les grandes actions se mesurent à la difficulté de l'entreprise, à l'exaltation de sentiments qu'il faut pour les tenter, la bataille du 28 avril mérite que l'histoire accorde au chevalier de Lévis une place au moins égale à celle de Wolfe. Il n'a pas tenu qu'à lui de mourir au milieu de sa victoire ; mais il

(1) Mais on ne conserve pas un nom si aisément. La copie des *Documents de Paris* à Albany porte Piedmont. Quelques personnes ont cru que c'était peut-être Firmont. M. l'abbé Ferland a trouvé à Paris une lettre de M. de Vaudreuil, où il dit que l'artillerie était dirigée par M. le Chevalier Lemercier et par M. Firmont. Le nom de Firmont ne serait pas malheureux. Le Dr O'Callaghan, dans une note, dit que c'est le même qui est nommé " Jacan de Piedmont, " dans un mémoire publié par la société Lit. et Hist. de Québec. Mais le commandeur Viger a corrigé l'exemplaire de ce mémoire qui lui appartenait, pour mettre *De Piedmont*. C'est un point à éclaircir en France, et il en vaut la peine. Dans les *Documents de Paris*, (copie d'Albany) on trouve en d'autres endroits le *Sieur Jacquesau*, capitaine d'artillerie, qui paraît être le même que " Jacan de Piedmont " ou " de Piedmont.. "

n'en a été que plus malheureux ; le sort de Wolfe lui eût épargné la douleur de voir son triomphe inutile et la cour de France l'abandonner avec une si cruelle lâcheté ; il n'aurait pas eu à souffrir les tortures morales qu'il dut éprouver lorsque, enveloppé dans Montréal par trois armées anglaises, il vit refuser les honneurs de la guerre à la poignée de braves qu'il commandait, menaça de se retirer avec eux dans l'île de Ste-Hélène pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et ne posa les armes que sur l'ordre formel de M. de Vaudreuil.

Les contre-temps, grands et petits, ne manquaient point non plus dans cette nouvelle expédition. Lévis dut remonter le long de la rivière du Cap-Rouge, trop bien défendue à son embouchure, et déboucher, à la pluie et au tonnerre, sur les hauteurs de Ste-Foye par les marais de la Suède. Murray avait été prévenu de son arrivée, qu'il croyait secrète, et il trouva plus de 2000 hommes rangés sur le plateau, où il avait du reste tant de difficulté à s'établir.

L'espèce de malheur qui s'attachait à chaque instant à la cause de la France, dans les plus petits détails, a été vivement sentie par tous les écrivains contemporains, et la Religieuse de l'Hôpital-Général, qui nous a laissé une relation du siège de Québec, (1) en a été surtout frappée.

Parlant de l'aventure extraordinaire du canonnier de l'armée de Lévis, recueilli sur les glaces dans le port de Québec, elle dit : " Le pauvre homme, saisi et effrayé des risques qu'il venait de courir, ne fut pas en état de dissimuler ; il dit avec franchise qu'il était un des canonniers de l'armée qui était à deux lieues de Québec ; qu'en voulant monter un canon, le pied lui avait manqué ; que la glace l'avait emporté et fait dériver malgré lui ; jusque-là, la marche de l'armée avait été secrète. Pour le moment, ce secret développé nous parut de mauvais augure, et dirigé par une puissance à laquelle on ne put s'opposer. "

Et plus loin : " Notre armée, ignorant le trait de Providence qui venait de se passer à l'avantage de l'ennemi, continua sa marche. La nuit du 27 au 28 fut des plus terribles. Le ciel semblait vouloir combattre contre nous. Le tonnerre et les éclairs, peu communs dans cette saison en ce pays, nous annonçaient par avance les coups de foudre auxquelles les nôtres allaient être exposés. La pluie, qui tombait à sceaux, et les chemins impraticables par la fonte des neiges, ne lui permettaient point de marcher en ordre. M. de Bourlamaque, second général des troupes de terre, se trouva à la vue des ennemis, à la tête des premiers bataillons, sans avoir eu le temps de les ranger. "

Le chevalier de Lévis arracha, pour bien dire, cette dernière victoire à la

(1) Mémoires Historiques publiés par la société Littéraire et Historique de Québec 20 volume.

On trouve aussi cette relation en brochure, publiée chez Carey, 1855.

Providence ; car les avantages étaient tous du côté de l'armée de Murray, dont les forces, quoiqu'en aient dit plusieurs écrivains, étaient à peu près égales aux siennes.

A la bataille du 13 septembre, Montcalm avait sa droite sur le chemin Ste-Foye, et sa gauche sur le chemin St-Louis, à la hauteur des Buttes-à-Neveu. Wolfe lui faisait face sur toute la ligne et commandait en personne, à la droite, les grenadiers de Louisbourg ; ce fut en chargeant à leur tête qu'il reçut les coups de feu dont il mourut.

A la bataille du 28 avril, le général Murray avait aussi étendu sa ligne sur la plus grande partie du plateau, sa droite s'appuyait au coteau Ste-Geneviève, sa gauche à la falaise qui borde le St-Laurent.

Mais il y avait cette immense différence qu'au 13 septembre, les Anglais étaient déjà bien établis et bien rangés en bataille, lorsque l'armée de Montcalm, après avoir laissé en toute hâte le camp de Beauport, arriva sur les plaines ; tandis que, le 28 avril, l'armée du général Lévis n'avait pas encore pris position lorsqu'elle fut attaquée ; de plus, elle devait être excédée de fatigue, ayant passé deux jours en marche ou en escarmouches par un temps affreux.

Lévis n'avait que 3 pièces d'artillerie à opposer à 22 bouches à feu.

Aussi le dernier combat fut-il plus acharné que le premier. La lutte fut surtout terrible au centre où se distingua M. de Repentigny à la tête des milices de Montréal, et sur l'aile gauche de l'armée française, que celles-ci avaient évacué à leur tour et que les grenadiers de la reine, sous le commandement de M. d'Aiguebelles, reprirent après un combat furieux contre les Montagnards écossais du col. Fraser. La déroute de l'aile gauche de l'armée anglaise vivement attaquée par le colonel Poniarier, à la tête du Royal-Roussillon, et par M. de St-Luc avec un corps de Canadiens, décida du sort de la bataille.

On ne s'accorde point sur le nombre des tués et des blessés, pas plus que sur le nombre des troupes engagées. On peut dire, cependant que près de 3000 hommes furent mis hors de combat, ce qui est une forte proportion sur le nombre des combattants. (1)

Dans sa perte, l'armée française comptait cent quatre officiers tués ou blessés ; parmi les premiers se trouvait le brave colonel Rhéaume, qui commandait un des bataillons de la milice de Montréal, et parmi les derniers, M. de Bourlamaque, qui commandait l'armée en second.

Tels sont, en peu de mots, les deux événements qui ont illustré les plaines d'Abraham.

Ce ne fut que longtemps après que l'on songea à en perpétuer la mémoire

(1) M. de Vaudreuil dit, dans sa dépêche, (Documents de Paris) : " M. de Lévis estime la perte des Anglais de 12 à 1500 hommes, et l'ennemi en convient lui-même. La nôtre ne saurait être beaucoup moindre. " Ce qui donnerait de 2400 à trois mille hommes tués et blessés.

par des monuments ; le professeur Silliman, lorsqu'il visita Québec, en 1819, fut étonné de ne trouver d'autres souvenirs de Wolfe que la curieuse statue en bois peint, qui se voit dans une niche au coin de la rue du Palais. " Quand j'exprimai, dit-il, ma surprise à un officier de l'armée anglaise, il me fit observer (ce qui aurait dû me frapper moi-même si j'y eusse réfléchi quelques instants) qu'il fallait tenir compte des sentiments de la population française, et que l'érection d'un monument à la gloire du général Wolfe pourrait l'offenser ".

Quelques années plus tard, Lord Dalhousie, par une heureuse et noble inspiration, sut honorer à la fois la mémoire de Wolfe et celle de Montcalm. Le 1er de novembre, 1827, il convoqua, au Château St-Louis, une assemblée des citoyens, y prononça un discours et nomma un comité chargé de l'exécution de son projet. Le 27, il posa solennellement la première pierre du monument qui se voit dans le jardin du gouvernement. Ce site fut alors préféré à celui des Plaines d'Abraham, parce que l'on se proposait d'élever une colonne à l'endroit où, d'après la tradition, Wolfe mourut entouré de quelques-uns de ses officiers. Le site choisi offrait plusieurs avantages, celui de frapper d'abord la vue de l'étranger et de tenir constamment sous les yeux de la population les noms des deux héros. Placée au milieu d'arbres déjà vieux, quoique encore très beaux et très verdoyants, commandant la vue de toute la rade, l'obélisque de Wolfe et de Montcalm est un des objets qui se gravent le plus fortement dans la mémoire de tous ceux qui visitent Québec. (1)

La cérémonie de la pose de la première pierre fut faite avec une grande pompe civile et militaire ; une courte allocution fut prononcée par Lord Dalhousie, et des discours en forme de prière par l'aumônier, (*chaplain*) de la garnison, le Dr Mills, et par l'aumônier provincial, le Dr Harkness. Un ami ou compagnon d'armes de Wolfe, M. Thomson, alors âgé de 95 ans, fut invité par lord Dalhousie dans les termes les plus flatteurs, à donner sur la pierre les trois coups d'usage. (2)

Le monument a, en tout, 65 pieds de hauteur. Sur le cénotaphe, au bas de l'obélisque, est cette belle inscription, due au Dr Fisher :

Mortem Virtus Communem
Famam Historia
Monumentum Posteritas
Dedit.

Cette inscription est du côté du fleuve. En arrière est celle-ci :

Hujusce
Monumenti in Virorum Illustrium Memoriam
WOLFE ET MONTCALM
Fundamentum P. C.

(1) Le dessin en fut fait par le Capt. Young, du 79e, ou " Cameron Highlanders. "

(2) M. Thompson est mort en 1830, dans sa 98e année.

Georgius Comes de Dalhousie
 In Septentrionalis Americæ Partibus
 Ad Britannos Pertinentibus
 Summam Rerum Administrans ;
 Opus per Multos Annos Prætermissum
 Quid Duci Egregio Convenientius ?
 Auctoritate Promovens, Exemplo Stimulans
 Munificentiam Fovens
 A. D. MDCCCXXVII
 Georgio IV Britanniarum Rege.

Du côté du nord on lit, le nom de MONTREAL, et du côté du sud celui de WOLFE, l'un et l'autre en gros caractères.

Deux monuments à la mémoire de Wolfe ont été élevés en Angleterre, l'un dans sa paroisse natale, Westerham, dans le comté de Kent, et l'autre, dans l'église de Westminster, aux frais de l'Etat et sur un vote de la Chambre des Communes du 21 de novembre, 1759. La prise de Québec avait été annoncée au Parlement par les Commissaires du Roi, dans le discours d'ouverture, le 13 de novembre, dans les termes suivants : " La conquête de tant de places importantes en Amérique, ainsi que la défaite de l'armée française en Canada et la prise de Québec, capitale de ce pays, font le plus grand honneur au courage et à l'habileté des officiers de l'armée et de la marine, et jettent le plus grand éclat sur l'intrépidité de nos troupes. "

Lord Aylmer voulut que l'endroit même où le héros anglais mourut fut aussi consacré par un monument, et il y fit ériger une petite colonne tronquée avec cette simple inscription :

Here died
 WOLFE
 Victorious
 Sept. XIII
 MDCCCLIX

On lit dans le grand ouvrage de Bouchette, qu'un des quatre blocs de granit que le major Holland, alors arpenteur-général, avait placé sur les Plaines d'Abraham pour y indiquer la méridienne qu'il y avait tracée, occupe précisément le coin d'une redoute où Wolfe expira. Il n'y avait donc pas à s'y tromper. On trouve, sur les plaines, un grand nombre de ces blocs erratiques de gneiss, de granit, ou de hornblende, qui paraissent appartenir à la formation des Laurentides ; et le lieutenant Baddley, dans sa description géologique des environs de Québec, a dit, avec raison, qu'une pyramide, composée de ces énormes pierres, formerait peut-être le plus beau monument qu'on pût élever aux héros du 13 septembre. Toutefois, cette idée ne fut point suivie, et lorsque le monument de Lord Aylmer commença à tomber en ruines, tant à cause du climat que de l'absence de toute protection contre les vagabonds qui se sont assez longtemps donné rendez-vous dans les environs

de ce lieu célèbre, une colonne, surmontée d'un casque et d'une épée antiques, fut élevée par l'armée anglaise. Voici l'inscription que porte le piédestal de la nouvelle colonne, en sus de la première qu'on y a copiée :

“ This pillar was erected by the British Army in Canada, A. D. 1849. His Excellency, Lieutenant General Sir Benjamin d'Urban being Commander of the Forces, in replace that erected by Governor General Lord Aylmer in 1812, which was broken and defaced, and is deposited beneath ”.

Lord Aylmer suivit en outre l'exemple de Lord Dalhousie, et, dans sa sollicitude pour la mémoire de Wolfe, il n'oublia pas non plus celle de son illustre rival. Comme la tombe de Montcalm attendait encore l'épithaphe composée, peu de temps après l'événement, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont ce héros était membre, il fit mettre, dans l'église des Ursulines, un marbre portant ces brèves et sublimes paroles :

Honneur à Montcalm !
Le destin, en lui dérobant la victoire,
L'a récompensé par une mort glorieuse.

A l'anniversaire séculaire de l'événement, les citoyens de Québec eurent la satisfaction de placer, près du chœur de cette église, un cénotaphe de marbre blanc portant les armes des Montcalm et l'inscription de l'Académie. Le marbre que M. de Bougainville avait expédié au Canada, en 1761, avec la permission du Roi d'Angleterre, ne s'est jamais rendu à sa destination ; on croit que le vaisseau à bord duquel il fut mis fit naufrage.

Cette inscription, toutefois, mentionne une circonstance qui est fort contestée, celle de la fameuse bombe qui aurait creusé d'avance la sépulture de Montcalm.

Le souvenir de la seconde bataille des Plaines d'Abraham a été, pour bien dire, évoqué par le beau chapitre que M. Garneau lui a consacré dans son Histoire du Canada : et la découverte de nombreux ossements, près du chemin de Ste-Foye, suggéra à la Société St-Jean-Baptiste de Québec, l'idée d'élever une colonne à la mémoire de Lévis et de Murray, et à celle des braves qui combattirent sous leurs ordres. Trois imposantes cérémonies ont permis à plusieurs représentants successifs de notre gracieuse souveraine de prendre part à ce grand acte de justice. Le général Rowan, le 5 juin, 1854, à l'occasion de la cérémonie funèbre par laquelle on donna la sépulture chrétienne aux ossements retrouvés ; Sir Edmund Head, le 19 juillet, 1855, lors de la pose de la première pierre, et, enfin, Lord Monk, le 19 octobre 1862, lors de l'inauguration du monument complété par la statue donnée par le prince Napoléon, ont noblement terminé l'œuvre commencée par Lord Dalhousie et continuée par Lord Aylmer.

La présence du commandant Belvèse, en 1855, avec l'équipage du premier vaisseau de guerre français qui ait remonté le St-Laurent depuis la

cession du pays, et, de plus, celle du Baron Gaudrée Boileau, le premier consul général que la France ait accrédité en Canada, sont aussi deux coïncidences on ne peut plus heureuses.

Le nouveau monument-consiste en une colonne de bronze cannelée, placée sur un piédestal de belles proportions, qui repose lui-même sur une base en pierre. Une statue de Bellone la couronne : elle porte la lance et le bouclier mythologiques et est tournée vers cette partie du champ de bataille qu'occupait l'armée française. Quatre mortiers en bronze sont placés à chaque coin du piédestal. La face qui regarde le chemin Ste-Foye porte cette inscription : " AUX BRAVES DE 1760—ÉRIGÉ PAR LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC, 1860. " Du côté de la ville, le nom de MURRAY se lit au-dessus des armes et des emblèmes de l'Angleterre ; du côté de la campagne, celui de LÉVIS, au-dessus des armes et des emblèmes de la vieille France. En arrière, se trouve un bas-relief représentant le moulin de Dumont et les armes et les emblèmes du Canada (1) La statue a 10 pieds de hauteur, et le monument en a 75 en tout.

Rien ne manque plus aujourd'hui à la gloire des combattants du dernier siècle, de ceux qui ont été les nobles instruments de la Providence dans les plus grands événements de notre histoire. Le Canada a racheté sa longue indifférence, et il est démontré, une fois de plus, que ce n'est pas une vaine formule dont on se sert lorsqu'on en appelle tous les jours à la justice de la postérité.

PIERRE J.-O. CHAUVEAU.

Il ne faut jamais placer un homme entre la honte et le devoir, et le forcer pour éviter l'une, à trahir l'autre.—(*Châteaubriand.*)

Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami, a cessé de l'aimer.

(*Madame Swetchine.*)

Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi ; la lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui.—(*La Rochefoucauld.*)

Plein de monstres et de trésors, toujours amer quoique limpide, jamais si calme qu'un souffle soudain ne le puisse troubler effroyablement : est-ce l'océan ou le cœur de l'homme ?

Riche et immense, et voulant toujours s'enrichir et s'agrandir ; toujours prompt à franchir ses limites, toujours contraint d'y rentrer, emprisonné par des grains de sable : est-ce le cœur de l'homme ou l'océan ?

Souvent en arrachant un brin d'herbe on fait crouler une grande ruine.

—(*Châteaubriand.*)

L'humilité est aussi convenable à l'homme devant Dieu que la modestie à l'enfant devant les hommes.

(1) Le dessin de ce monument a été fait par M. Charles Baillargé.

UN BEAU RÉSULTAT.

Nous sommes heureux de pouvoir donner le chiffre exact du produit de la grande Kermesse tenue l'automne dernier en cette ville et qui a donné naissance à cette revue dont le dernier numéro paraît aujourd'hui.

RECETTES

Haute-Ville et Basse-Ville.....	\$11 028 67
St-Roch.....	6 230 00
St-Jean.....	1 602 00
St-Sauveur.....	570 00
St-Patrice.....	569 35
	\$20 000 02

La remise de cette magnifique somme à Son Eminence le Cardinal Taschereau et aux révérendes Sœurs de l'Hôtel Dieu du Sacré-Cœur de Jésus, donna lieu à une fête touchante à l'hospice même le 24 novembre dernier, à la laquelle furent conviés les dames directrices et collaboratrices de la Kermesse et une foule d'amis de l'Institution, prêtres et laïques.

Après avoir visité en détail l'établissement, y avoir vu de près toutes les misères que les bonnes sœurs sont appelées à y secourir : enfants trouvés, épileptiques, incurables de tout genre, y avoir offert à Dieu d'ardentes actions de grâces et prié pour les bienfaiteurs, l'on se retire le cœur plein de cette intime jouissance que font éprouver le sentiment d'une bonne œuvre accomplie et de moments bien employés.

MIRIAM.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? N'en dites pas.—(*Pascal.*)

La simplicité est une des formes de la sagesse.

Ecrivez les injures sur le sable, les bienfaits sur le marbre.

—(*Maxime orientale.*)

La force diffère de la violence autant que de la faiblesse.—(*J. de Maistre.*)

En élevant un enfant songez à sa vieillesse.

Tout luxe corrompt ou les mœurs ou le goût.

Pour arriver aux régions de la lumière, il faut passer par les nuages.
Les uns s'arrêtent là ; d'autres savent passer outre.

MISCELLANÉES.

Les devoirs ne sont jamais si énergiques que quand il en coûte à les remplir.—(*Châteaubriand*.)

De grands devoirs éprouvent de grands obstacles et commandent des grands sacrifices.—(*Châteaubriand*.)

L'instruction forme des savants, l'éducation forme des hommes.
(*De Bonald*.)

La faveur se trouve souvent sur un chemin qui conduit à la disgrâce et finit à l'oubli.—(*De Bonald*.)

Un génie puissant use bientôt le corps qui le renferme : les grandes âmes, comme les grands fleuves, sont sujettes à dévaster leurs rives.
—(*Châteaubriand*.)

Ceux que Dieu a gardés à l'abri des orages, ignorent combien les joies du monde cachent de déceptions et les désirent parfois : c'est leur épreuve. D'autres ont longtemps poursuivi ces fragilités et se sont déchirés, pour les atteindre, à toutes les ronces du chemin ; ils ont souffert, ils sont tombés, mais ils savent ce qu'il faut croire des promesses de la vie : c'est leur consolation.
—(*Louis Veillot*.)

Dans le cœur humain, les plaisirs ne gardent pas entre eux les relations que les chagrins y conservent. Les joies nouvelles ne rendent point le printemps aux anciennes joies, mais les douleurs récentes font reverdir les vieilles douleurs.—(*Châteaubriand*.)

De tous les prismes qui ont existé depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.—(*N. de Maître*.)

L'ambition est de toutes les âmes ; elle mène les petites, les grandes la mènent.—(*Châteaubriand*.)

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne. Ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.—
(*Châteaubriand*.)

Le beau est l'objet des arts ; le bon, l'utile, doit en être la fin.—
(*De Bonald*.)

Le bien en tout genre ne s'établit jamais sans résistance.—(*De Bonald*.)

Béniſſons Dieu de toutes choses, mais béniſſons-le plus tendrement lorsqu'il écarte de nous l'objet d'un désir mortel ; car le poids le plus lourd à porter, c'est le néant d'un souhait accompli, le mensonge d'une joie longtemps désirée et qui se trouve pleine d'amertume. On fait aisément face au malheur qui vient sous son nom, mais quand le malheur se trouve où l'on croyait trouver la félicité, c'est alors qu'il est difficile de n'y pas succomber.—

(*Louis Veillot*).

Ce n'est pas la tête qu'il faut porter haute, c'est le cœur.

—(*Châteaubriand*).

Tout ce qui doit durer est lent à croître.—(*De Bonald*).

L'ordre va avec poids et mesure ; le désordre est toujours pressé.

—(*De Bonald*).

A NOS ABONNÉS

Les directeurs de la *Kermesse* s'étaient engagés à la publication de dix livraisons de seize pages, ou 160 pages ; avec le présent fascicule, qui est le dernier, la série complète comprendra 200 pages.

M. LÉGER BROUSSEAU, notre éditeur, fait appel aux souscripteurs qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement. Obligé lui-même de rendre compte à la Direction de la *Kermesse*, il espère que les souscripteurs ne négligeront pas de le payer à bref délai.

M. Brousseau offre en vente pour le montant d'UNE PIASTRE la série complète de la *Kermesse*, solidement reliée, et pour \$0.75, cartonnée seulement. Si, parmi les souscripteurs, il s'en trouve qui hésiteraient à faire relier ou cartonner leur collection, parce qu'ils en auraient égaré quelques fascicules, M. Brousseau s'engage à les leur fournir sans charge additionnelle.

En prenant congé des lecteurs de la *Kermesse*, le comité de direction remercie bien sincèrement toutes les personnes qui lui ont prêté leurs concours ; les abonnés, par leur souscription, les collaborateurs par des travaux de mérite, gratuitement offerts.

LA DIRECTION.

ERRATUM

Page 172, dans l'article de M. Sulte intitulé *Les Enfants*, deuxième ligne, le mot qui suit *scélérat* doit être supprimé.

TABLE DES MATIÈRES

BEAUPRÉ (MARIE). —Le lis et le jardinier (Poésie).....	21
“ “ Nôé! au pensionnat.....	181
BÉDARD (P.-J.) prêtre.—Notre-Dame de Lorette.....	107, 127, 146
BLANCHE * * * —Marguerite (Poésie).....	58
BOUCHEZ DE LA BUIÈRE (Honorable).—Le salon de Mgr Taché.....	70
BURQUE (l'abbé F.-X.) —Où l'on voit Dieu (Poésie).....	7
“ “ “ Les loups devenus agneaux (Fable).....	160
CASGRAIN, (l'abbé H.-R.) —Légende de Ticouderoga.....	40
“ “ “ Un confesseur de la foi en Acadie.....	155
CHARAIS (l'honorable T.) —Québec au temps passé.....	81, 97, 113, 161
CHAPMAN (W.) —Jacques Cartier (Poésie).....	53, 89
“ “ Nox et lumen (Poésie).....	170
CHAUVEAU (P.-J.-O.) —Les Plaines d'Abraham et leurs monuments	185
DIONNE (N.-E.) —Barbe de Boulogne.....	29
“ “ Notre-Dame-de-la-Ressourçance.....	165
“ “ Une héroïne canadienne.....	93
“ “ France et Cap-Breton.....	120
DIRECTION (La). —Prospectus.....	1
“ “ A nos abonnés	198
GAGNON (Ernest) —Il y a cinquante ans.....	14
“ “ Notre langage.....	21
“ “ Les statues à la Kermesse.....	42, 55
“ “ Un souvenir de la guerre de 1812.....	46
“ “ Boisvert.....	152
HUARD (l'abbé V.-A.) —L'esclavage chez les fourmis.....	177
“ “ “ Pauvres chenilles.....	90
JOSEPHINE * * * —Gibraltar.....	75
LEMOINE (J.-M.) —Souvenirs d'une vieille moustache	44
LESAGE (S.) —Une impression d'enfance.....	12
“ “ La cabane du coïon.....	117
MIRIAM. —Elle est finie.....	370
“ Un beau résultat.....	196
MYRAND (Ernest) —Le Pavillon de Phips.....	26, 50, 78, 104, 123
Miscellanées	197

P OISSON (Adolphe)—Strophe à M. Rameau de Saint-Père	183
PRINCE (J.-E.)—Un pionnier de la musique aux Bois-Francs.....	141
R ANVILLE (de)—Amélie Panet.....	129
RICHARD (Edouard).—Les Acadiens	84, 101
ROTHIER (l'honorable A.-B.) - Le R. P. Larombe.....	5
“ “ “ Les Merveilles de Sainte-Anne de Beupré	33, 49, 65
ROZ (J.-E.)—Eustache Lambert.....	136
ROYAL (l'honorable Jos.) -Qu'esi un accident de chemin de fer.....	2, 17
S UITE (B.) - Les glaces	11
“ “ Un gros paroissien.....	20
“ “ Harbour Master.....	47
“ “ Singulières pears.....	53
“ “ Curieuse (Poésie).....	64
“ “ La bulle (Poésie).....	77
“ “ Un naufragé d'autrefois.....	193
“ “ Un oublié	112
“ “ Les enfants.....	172
T ACHÉ (J.-C.) Quarante ans après.....	33
V ERREAU (l'abbé H. A.)—Le c'ate u-Ramezay.....	173



Imprimeur L. BROSSARD =: Releur. =

11 & 13, Rue Duade, Quebec

—: EDITEUR DU :—
Courrier du Canada,

du Journal des Campagnes,
du New-York Canada,
des Annales de Ste-Anne,
des Annales du I.-D. Rosaire,

ET DU

Calendrier de la Province Ecclesiastique de Quebec.

—: SPECIALITES :—

Impressions de Luxe,

Musique Typographique,
Cartes de Visite,

Registres et Livres Blancs,
Blancs d'Avocats
et de Notaires,

Factums, etc., etc.

Assurez-vous contre le Feu avec la ***

COMPAGNIE D'ASSURANCE

 PHŒNIX

DE HARTFORD

— (ETABIE EN 1854) —



<i>Capital en Argent</i> -----	\$ 2,000,000 00
<i>Depot au Gouvernement du Canada</i>	139,860 00
<i>Actif pour pertes par incendie</i> ---	5,676,386 79
<i>Reclamations payees depuis l'organisation de la Cie</i> -----	39,027,738 02

SUCCURSALE DU CANADA :

Bureau Principal : MONTREAL

GERALD E. HART,

GÉRANT GÉNÉRAL

J. G. BRUNEAU,

Agent Général, Québec.

ELIE NOEL, Agent Spécial pour St-Sauveur.

Bureau du Jour : 65, RUE ST-PIERRE, B.-V.

Bureau du Soir : 368, RUE DU ROI, ST-ROCH.

 TELEPHONE 814 